

CAHIERS 124
METANOIA

124

Revue
trimestrielle

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction
Administration

MARSANNE
26740
tél. (33) 04 75.90.30.44
fax. (33)04.75.90.31.48.

CCP Ass. Métanoïa
LYON-6564-15 T
Imprimerie du Crestois
26400 CREST

Association Métanoïa
Loi de 1901
Tirage : 10-2006
26400 CREST

CAHIERS METANOÏA

SOMMAIRE

EDITORIAL

Amour humain – Amour Divin 3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 25 5

RECHERCHES

Karl RENZ à Marsanne (le 4/06/2005) 11

Au lampadaire du copte 15

Les Dauphins d'Irrawady 18

LA GNOSE AU QUOTIDIEN 26

MIETTES DE GNOSE 30

BIBLIOGRAPHIE 32

POESIES 36

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le *trésor qui ne périt pas* ? (1og 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 32 € par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2005 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 32 €

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 €. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci.

EDITORIAL

AMOUR HUMAIN – AMOUR DIVIN

L'IGNORANCE

Parler de l'amour humain et de l'amour divin comme d'un tout indissociable peut paraître une gageure. Pourtant seule l'ignorance dissocie ce qui est par nature indifférencié.

Pour le sens commun, qui dit amour dit deux : celui qui aime et l'objet de son amour ; alors que l'Un ne se présente pas comme une « union » mais comme l'extinction de l'ignorance, le pur amour ne laisse pas subsister le deux : « Autre que Lui n'est pas ».

L'Absolu, pur amour et parfaite connaissance, est voilé par le mental. La connaissance, ou gnose, consiste à prendre conscience du caractère illusoire de l'état individuel, de ce malentendu qui fait croire à l'existence séparée de la pseudo-personne : *les créatures sont un pur néant* (Maître Eckhart). Lorsque le mental se tait, le gnostique connaît la plénitude.

L'état ultime de l'Absolu est l'Inconnaissance. Immobile, elle rayonne en permanence comme une offrande qui demande à être accueillie, recueillie, savourée. C'est l'Absolu qui se livre. Mais, étant donné que l'autre n'existe pas, il ne peut être reçu que par lui-même. Cependant, pour qu'il puisse se contempler, il consent à prendre l'aspect illusoire d'un autre que Lui, comme le miroir renvoie l'image de celui qui se regarde. C'est l'homme qui joue le rôle de miroir, et, plus il est transparent, c'est-à-dire délié de son mental personnel, mieux il permet à l'Absolu de se contempler lui-même. En revanche, plus il est opaque, identifié à sa personne, plus l'Absolu se voile, plus il se dissimule d'une façon inintelligible à la pseudo-personne. Le gnostique sait que, malgré leur apparence, les personnes n'existent pas en tant qu'entités, ni les choses en tant que multitude ; les unes et les autres n'existent que dans leur Unité indifférenciée et infinie : l'Etre divin ou Absolu. C'est donc l'ignorance qui perçoit le multiple là où l'Un est sans second. Et l'Un, pour se contempler, embrasse à la fois le vrai et l'illusoire en dissimulant dans l'illusoire son unicité.

Ce que l'intellect n'arrive pas à comprendre, c'est le rôle de l'ignorance dans le jeu divin. Sans l'ignorance, la connaissance serait incomplète ; il lui manquerait son reflet, ce qui l'empêcherait de se contempler dans le miroir de l'ignorance. Sans l'ignorance, la connaissance serait privée de cette possibilité. Ainsi donc l'ignorance a sa place dans la connaissance dont elle représente l'aspect illusoire ou négatif, mais indispensable. C'est le dénuement qui reçoit la magnificence, c'est la pauvreté qui accueille la richesse. Et c'est cette opération admirable que Jésus qualifie *de merveille des merveilles* (log. 29)

NE PLUS VIVRE SEPARÉ

Grâce au corps, l'esprit satisfait sa propension à l'amour. Cependant cette effusion révèle une soif dévorante de retour à la source. Ainsi le déploiement et la résorption sont-ils permanents et simultanés et le réceptacle constitué par le corps joue comme un reflet infiniment précieux tout en ayant l'inconsistance du rêve. En disparaissant le rêve amène l'extinction de l'ignorance dualiste. Merveilleuse ignorance qui a permis à l'Absolu de se reconnaître.

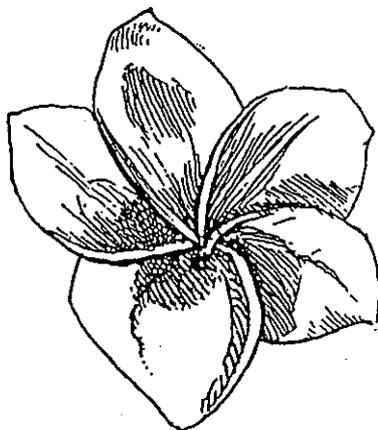
Comme l'Absolu passe par le corps pour se révéler à lui-même, pour se contempler tout en se reconnaissant indissolublement Un, telle est l'aventure dans laquelle se trouve impliqué le gnostique. Tenter de dire comment l'amour humain peut ouvrir à l'amour divin, c'est chercher à sortir de l'ignorance dualiste :

*Au temps où vous étiez Un,
Vous avez fait le deux ;
Mais alors, étant deux,
Que ferez-vous ?*

(log. 11)

Si je demeure dans l'ignorance, j'ai beau chercher en l'autre la réponse à l'angoisse de la séparation, je n'obtiendrai au mieux qu'un bonheur fugitif, des satisfactions passagères, mais jamais je connaîtrai la plénitude de l'amour, jamais je ne recevrai de réponse totalement satisfaisante au besoin existentiel et universel de l'unité. Ni religion, ni philosophie, ni roman, ni film n'ont répondu réellement et pleinement à cette quête essentielle. Pourquoi ? Parce que le besoin d'amour ne peut être satisfait que dans le retour à l'Un originel. Seule donc la non-dualité peut nous rendre les clefs de l'amour que le dualisme ne cesse d'occulter. Autrement dit, seul le Principe même de l'amour peut dispenser ce qu'il est seul à détenir. Je sais que ce langage ne peut pas être accepté par l'homme psychique qui récuse sa dimension pneumatique et qu'il a toutes sortes de bonnes raisons de taxer de folie des propos qui lui sont étrangers et lui donnent l'occasion d'ironiser et de proférer des sarcasmes. Les hérésiologues accusaient les gnostiques tantôt de se livrer à des pratiques orgiaques, tantôt de vivre dans une solitude qui témoignait de leur mépris de la chair. Aujourd'hui la même incompréhension subsiste comme si la Parole n'avait pour ainsi dire pas reçu d'écho.

Emile Gillibert



COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 25

**Jésus a dit :
Aime ton frère comme ton âme ;
Veille sur lui
Comme sur la prunelle de ton œil.**

Logion 25

Comment pourrait-il en être autrement ? A condition toutefois que je réalise qui est mon frère ! Or, si je me réfère au logion 50, il est comme moi, « venu de la lumière ... fils de la lumière ... élu du Père le Vivant. »

Comment dans ce cas, pourrais-je ne pas veiller sur lui comme sur la prune de mon œil ?

Cependant, si ce frère peut se manifester d'une manière agréable et même me combler par sa présence, il peut aussi le faire de manière désagréable jusqu'à me faire souffrir. Comment alors comprendre et surtout combler le vide ainsi créé ?

Je sais aussi que ma personne qui se réjouit ou qui souffre est inexistante, « pur néant », dit Maître Eckhart, celle de mon frère l'est donc comme la mienne, et notre seule et unique réalité à tous les deux est le SOI.

Pour vivre cela, il faut cependant être gratifié de la perception du « SOI - PERE - MERE indifférencié » ou si l'on veut, de « la transcendante et immanente Dêité », c'est-à-dire, s'être libéré du démiurge historique et anthropomorphique, entité séparée par nature, source de toutes les dualités, donc de tous les conflits.

Si je me connais ainsi, je connais aussi mon frère et peux alors l'aimer pour ce qu'il est réellement, à savoir, ce que je suis : le SOI.

Seule la non-dualité, c'est-à-dire, la prise de conscience et l'acceptation de l'inexistence de ma personne comme entité séparée ainsi que celle de mes frères quels qu'ils soient et quoiqu'ils fassent, rend possible les relations humaines.

Emile le dit ainsi :

« ... Seule la non-dualité peut nous rendre les clés de l'amour que le dualisme ne cesse d'occulter. Autrement dit, seul le principe même de l'amour peut dispenser ce qu'il est le seul à détenir ... Alors, c'est l'amour absolu qui apparaît en chacun, que chacun contemple en lui grâce à l'image que lui renvoie le miroir du partenaire. »

André



« *Aime ton frère comme ton âme* » :

Aime ton âme, car Je suis un Dieu caché qui veut se connaître, et « *celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même est privé du lieu du Tout* » (logion 67).

Lorsque tu te connais, et aimes ton âme, c'est Moi qui Me connais. Le processus de Ma révélation à Moi-même passe par la connaissance que chacun de ceux par lesquels Je Me manifeste, a de son âme.

Cette connaissance, cette vision intérieure, est le fruit du cheminement le long de la vie à travers joies et souffrances. Joies et souffrances, qui ont pour Moi la même valeur, sont pour toi des reflets grâce auxquels tu peux explorer ton âme.

L'âme n'est pas, comme l'enseigna Platon ou comme le croient nombre de chrétiens, une parcelle de l'Esprit prisonnière du corps ; tout comme la chair, l'âme fait partie de Ma manifestation mais, au contraire de la chair, les sens innés ne permettent pas de l'explorer. Pour connaître ton âme, pour « aimer » ton âme, il faut que tu vives toutes ses dimensions avec clairvoyance, insouciance et humilité.

La clairvoyance jusque dans les replis obscurs de son âme, rend l' « *être lumineux, et il illumine le monde entier* » (logion 24). Cette lumière qui irradie de toi dès que tu aimes ton âme, atteint immédiatement ton frère sans que tu aies le moindre geste à faire en sa direction. La clairvoyance envers toi-même te rend apte à aimer ton frère car, quand tu t'aimes, Je Me reconnais.

Aimer son frère, c'est sourire de ses joies, c'est souffrir de ses peines, c'est vivre dans une connivence totale avec le Tout car autre que Moi n'est pas.

« *Veille sur lui comme sur la prunelle de ton œil* » :

Le moindre brin de paille qui atteint ton œil est pour toi une grande souffrance. Sois, de même, attentif à ce qu'aucune blessure physique ou psychique ne vienne atteindre ton frère. Protège-le, en particulier, des médisances, ironies ou dérisions qui sortent de la bouche de ceux qui, ainsi, se souillent (logion 14).

Ceux qui se souillent en médisant de ton frère se mortifient de n'avoir pas encore vu clair en eux-mêmes. Fais de ton âme un bouclier pour que ton frère ne soit pas atteint par leurs médisances. Peut-être un jour, ayant enfin vu en eux-mêmes avec clairvoyance et humilité, reconnaîtront-ils leur erreur, mais il ne t'appartient pas de modifier leur comportement aussi cruel soit-il. Le bouclier que tu dresses devant eux pour protéger ton frère, leur renvoie une image d'eux-mêmes qui les aidera, d'aventure, à se connaître.

Ne cherche pas de coupable, contente-toi d'atténuer les souffrances que les uns les autres s'infligent dans l'ignorance où ils sont d'eux-mêmes.



Michel

L'amour est une voie en Orient vers le Royaume, mais l'Évangile selon Thomas en fait finalement fort peu cas, notre logion est court, presque laconique, sans développement. La voie que propose Jésus est celle de la Connaissance au sens hindouiste du terme. Et puis comment parler de l'amour, tant l'on fait que la mémoire est noyée de poncifs et de belles lettres. Il est tellement naturel, comme l'air qu'on respire il ne nous quitte jamais. Comme l'air, on ne peut l'écartier de soi. En parler revient à en faire quelque chose alors qu'il est essence du tout.

Contrairement aux chrétiens dont l'idéal d'amour consiste à tout donner aux autres en s'abaissant soi-même au plus bas, Jésus me demande ou me conseille d'aimer les autres comme mon âme. Charité bien ordonnée commence par soi-même. Le discours religieux chrétien commence par dévaloriser le sujet, qui est inévitablement pêcheur, pour lui demander de valoriser les autres par un amour qu'il leur doit supérieur à celui qu'il se porte à lui-même. On demande des choses impossibles et sans fondements, un os à ronger sans fin pour maintenir la dépendance, alors que Jésus dans l'Évangile selon Thomas me pressent dès le début pour régner sur le Tout (log. 2) ! La perspective est donc tout autre. Je me sens aimé et valorisé dès le départ puisque invité à atteindre le sommet *Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas de la mort* (log. 1), *il régnera sur le Tout* (log. 2). Il est tellement évident que je ne peux aimer les autres que si et dans la mesure où je m'aime d'abord moi-même. Réussir au plan personnel et faire ma place au soleil est nécessaire pour ne pas rester à la dérive sur la mer des frustrations, ne pas être retenu et entravé par des échecs à la construction trop pesants. Alors désentravé et en possession des clefs de la Gnose, il m'est donné d'entendre et de voir au-delà de la verbalisation et des images. L'amour et la vision sont inséparables, ne faisant qu'un. Sans le premier, le second tombe dans le jugement en se soumettant inévitablement aux points de vues relatifs. La vue transperçante, privée de la bienveillance qui lui est jumelée, devient le mauvais œil. C'est en veillant à la bienveillance de mon regard que je veille sur mon frère.



Christian

« Aime ton frère ... »

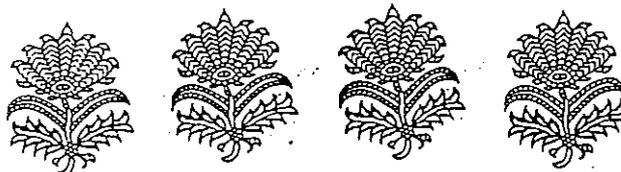
Il faut aimer, non pas comme on en a l'habitude, mais aimer, comme on aime un tableau, une peinture abstraite bien déterminée. C'est-à-dire qu'en regardant cette peinture on se sent interpellé, on éprouve un éclair de joie, nous ramenant à notre nature essentielle, au plus profond de nous-mêmes.

Si on aime son frère ainsi, on voit en lui sa propre nature, on se retrouve, on oublie la dualité habituelle pour être Une.

« Comme sur la prunelle de ton œil ».

Pourquoi pas : « comme sur ton index » ou « sur ton pouce » ? Bien que ces deux doigts font également partie intégrante de notre corps, de notre personne – tout comme l'œil – ils ne nous permettent pas de « voir » notre frère, de voir la lumière qui l'illumine et qui nous permet de nous reconnaître en lui.

Comme on est loin de l'interprétation classique de ces paroles, et quelle chance d'avoir accès à l'Évangile de Thomas.



Léon
(13.09.06)

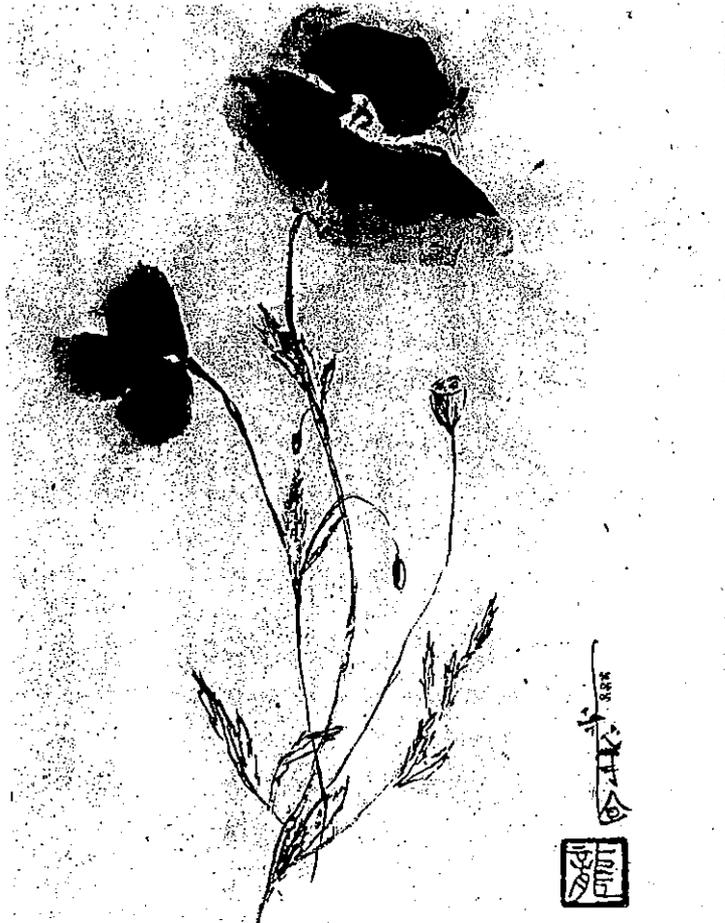
Ce logion a une connotation dualiste qui tranche avec les logia précédents.

La qualité de l'amour que je porte à mon frère dépend de la qualité de l'amour que je me porte à moi-même. Or je ne peux m'aimer vraiment que si je réalise qui je suis. Si le psychique en moi tente d'usurper la souveraineté dévolue au pneumatique, alors je suis un psychotique du genre paranoïaque et je suis méprisable à mes propres yeux comme aux yeux de mon frère car j'ai recours à une identité d'emprunt dans mes échanges avec lui.

Ici, le mot *âme* (psyché) me gêne, car c'est elle qui s'approprie le corps pour fabriquer, à l'aide de conditionnements divers, la pseudo-entité de la personne. Pour que l'harmonie préétabli soit retrouvée, il faut - je le verrai précisément au logion 37 - que la psyché lâche prise et accepte l'effacement. Le *JE* réel ne peut aimer vraiment la psyché que si celle-ci ne constitue pas un obstacle à la réalisation : il aime alors non pas l'apparence mais la transparence qu'elle permet.

Si j'insiste sur l'amour de soi (du Soi) c'est qu'il conditionne l'amour de mon frère. J'aime mon âme lorsqu'elle est fondue dans l'âme cosmique. Si vous acceptez les prémisses de mon « discours », vous pouvez me suivre dans ma démarche vis-à-vis de mon frère.

Je ne me laisse pas arrêter par les apparences, elles ne constituent des entraves, illusoires du reste, que pour la personne mais je perçois l'Autre à travers elle. Plus exactement, c'est l'Autre en moi qui se perçoit en mon frère. Je me vois en lui, je m'accueille en lui comme il se voit et s'accueille en moi, étant bien établi que c'est le même qui se voit dans la transparence de son frère. L'échange fraternel est dans ce regard qui est don et accueil réciproques : alors l'amour véritable fait disparaître la distinction moi-lui.



Emile

Krichna.

« D'un enfant gracile et nu
mon Dieu sombre prit le visage.

Parmi ses vaches et leurs gardiennes
il a visité Poundalik.

Ah, nudité radieuse !

Les mains posées sur les hanches,
naïf et silencieux, debout
il attend notre amour.

Il ignore toute feinte
debout sur sa brique les pieds joints,
les mains aux hanches, tout simple,

Pour nourriture, du riz, du caillé.
sur son épaule un filet pour sa flûte et son pipeau
dans sa main, le gourdin du berger.

La rivière « Croissant de lune », charmante
pour les jeux d'amour de Pândourang.

Son regard immobile contemple
le flot qui s'écoule au midi.

Il donna promesse à Poundalik
de passer sur sa barque les ignorants.

Habitant en Paradis, dit Toukâ,
il demeure aussi parmi les siens. »



(Toukârâm, *Psaumes du pèlerin*,
Gallimard/Unesco, p. 58)

RECHERCHES

Karl Renz à Marsanne, samedi, 4 juin 2005 - le matin, 2^{ème} heure.

Pascale : *A propos du corps, c'est parfois comme si la manifestation nous permettait, en tant qu'individu, de ressentir quelque chose comme la perception de ce qu'on est, non ?*

Karl : Non, ce n'est qu'une autre forme de perception qui relève également de l'imagination. Ce n'est pas seulement parce que quelque chose est plus ouvert ou plus étendu, c'est toujours une augmentation de quantité : quelque chose qui était limité auparavant ne l'est plus. Les deux aspects relèvent de l'imagination, parce que sans ce qui est étroit, rien ne peut être large et vice versa. C'est la polarisation de la réalisation. Les deux aspects ressortent de l'imagination, mais celui qui imagine tout ceci n'est ni l'un ni l'autre. Il n'est jamais à l'étroit dans l'étroitesse, ni au large dans ce qui est étendu. Et ce qui est à l'étroit dans l'étroitesse et à l'aise dans l'étendu, ce premier ego-conscience, conscience étroite, conscience large, commence toujours par la première imagination, c'est donc déjà imaginaire. Celui qui se définit comme ceci ou comme cela est déjà une définition, ce qui revient à dire que tu ne vas jamais te percevoir dans la différence, mais dans ce qui est avant la différence, là où il n'y a pas d'expérience.

Philippe : *Quand l'éléphant rentre dans une cabane, c'est bien une épreuve qu'il s'inflige.*

Karl : Non, il n'a pas le choix. C'est une liberté de l'Être. Pas de chance, que faire ? Tu dois être dans l'étroitesse exactement comme dans ce qui est étendu sinon cela ne vaudrait pas la peine d'être.

Claude : *J'étais un Dieu caché, et j'ai voulu me connaître.*

Karl : Etant tombé amoureux de moi-même j'ai voulu connaître ce que j'aimais. De là est venue la passion. Ce n'est que cette passion qui souffre. Au début il y a l'amour de moi-même, et à partir de là naît la passion.

Claude : *L'être est ivre de lui-même.*

Karl : Dans l'imagination de la vie, il est tellement fasciné par lui-même qu'il tombe toujours dans son propre piège. C'est le symbole de la gnose : le serpent qui regarde sa propre queue, fasciné par son mouvement il pense que ce mouvement est différent de ce qu'il est, qu'il y a là un deuxième serpent. Tout commence là. Et s'il mord sa propre queue il se rend compte qu'il n'y a pas de deuxième serpent lequel disparaît alors. C'est ce qu'on nomme compassion.

Philippe : *Jésus dit : « Tout est là, depuis toujours et les hommes ne le voient pas. » Nous est-il demandé à travers ce texte si l'Être doit en fin de compte voir l'invisible ou voir sans cesse l'envers du miroir ? »*

Karl : Oui, ce qui est avant la conscience pure d'être, car le premier miroir de l'existence est la présence de la première expérience, c'est la forme la plus subtile

d'existence, le miroir le plus pur, c'est la conscience pure laquelle relève déjà de l'imagination.

Philippe : *Est-ce que l'éveil n'est pas justement de croire que tout est là ? Et quand je dis voir, c'est vraiment avec les yeux.*

Karl : Cela ne sera jamais visible si ce n'est dans la négation : l'œil ne peut pas se voir lui-même et tout ce que l'œil voit ne peut pas être ce qu'est l'œil.

Philippe : *Et pourtant, dans un certain état de conscience, ce que l'on voit n'est plus ce que l'on voit quand on est dans son ego.*

Karl : Dans l'ego, il n'y a rien. L'ego lui-même relève de l'imagination. Comment une imagination pourrait-elle se trouver une autre imagination ? L'ego n'a pas de pouvoir.

Elsa : *Et dans le logion que tu cites, il y a un mot très important, c'est : le Royaume s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas.*

Claude : *Ce que vous attendez est déjà là.*

Karl : Le paradis n'est pas au-devant de nous, il est déjà là, mais pas en tant que paradis personnel. Dans ce qui est paradisiaque, il n'y a pas « MON » paradis. Le paradis est là où il n'y a pas de « mien ». Personne n'en sera jamais propriétaire, car ce qui est mien relève de l'ego séparé, bien que cela en fasse aussi partie. Ce n'est pas si mal, c'est pire !

Alain : *Par l'aspect absolu de la manifestation dont nous avons parlé ce matin, tout est présent et, en même temps, passé et futur.*

Karl : Oui, il n'y a ni temps ni non-temps. Tout est. C'est le signe de l'infini.

Alain : *La boucle.*

Karl : Oui, oui. C'est un perpétuel haut et bas, mais c'est la paix : c'est sans fin car cela n'a jamais commencé. Et par conséquent l'ego se nourrit de l'espoir qu'un jour il y aura une circonstance où il lui sera possible d'apercevoir où il pourrait disparaître, car rien que par l'espoir qu'il pourrait avoir une fin, l'ego absolu devient un ego relatif. Et, probablement, dans la compréhension de l'infini disparaît le relatif et ce qu'est l'ego / je.

Claude : *Il ne reste que mon état qui est félicité au-delà des mots, infinie, ivresse indescriptible, ananda.*

Karl : L'ivresse reste, l'ivresse en l'absence d'un ivrogne. Là, il y a de l'ivresse.

Claude : *Il n'y a pas de mots.*

André : *Non, mais tout à l'heure, Claude imaginait une réunion d'il y a dix milliards d'années. En ce 10^{ème} anniversaire de la mort d'Emile, je pense aux réunions en sa présence. Au fond, on se retrouve un certain nombre dans cette même pièce avec les mêmes questions, et il n'y a plus de temps. C'est la sensation qu'il n'y a absolument pas de temps, que ce qui était est ce qui est aujourd'hui. Je ne sais pas si vous avez le même sentiment.*

Claude : *Oui, on n'a même pas le sentiment qu'Emile n'est pas là. En ce qui me concerne, il est parti, mais il n'est pas allé bien loin. C'est vrai, c'est exactement cela. Rien n'a changé.*

Karl : Où dois-je aller? D'où viens-je ? Où vais-je ?

Claude : *Je suis toujours chez moi, toujours en moi.*

Karl : C'est ce qu'a dit Ramana. Quand on lui posa les questions : où vas-tu, oh, que devons-nous faire, que deviendrons-nous sans toi ? Il répondit : Où puis-je aller ?

Claude : *Professionnellement, pendant 50 ans, j'ai fait le tour du monde : Il n'y a pas d'autre repère que moi.*

André : *C'est la réponse de Jésus.*

Claude : *Que je sois allé en Amérique, en Chine, au Japon, qu'est-ce que ça change ?*

Karl : On est déjà là où on arrive. Dans la dimension infinie de l'univers, tu ne trouveras que ce que tu es, parce que tu es déjà là. Donc, tu peux aller ou ne pas aller, tout cela relève de la joie.

Yves : *Et en Inde, certains ont compris que Ramana voulait dire qu'il ne demeurait plus qu'à Arunachala et nulle part ailleurs.*

Karl : Oui, Arunachala est la lumière de Shiva.

Yves : *C'est le sens ? Arunachala est la montagne de Shiva ?*

Karl : Oui, c'est le sens. C'est la première lumière de Shiva, la conscience pure. Tel est le symbole Arunachala, la source de l'univers. Ne pas être cela te brise le cœur, et même cela relève déjà de l'imagination et ne peut pas t'apporter la connaissance de toi-même.

Long silence

Karl : Pas de temps, c'est un très beau moment. Il y a ni temps ni échappatoire.

Claude : *Un silence assourdissant.*

Karl : La question est uniquement de faire l'expérience de l'éveil absolu dans le sommeil profond. Ça c'est toujours la méditation, là où le sujet et l'objet disparaissent et où il y a cette absence de temps, ni réveil ni sommeil.

Philippe : *Emile nous a beaucoup parlé là, juste maintenant, à travers les oiseaux.*

Claude : *Moi, j'appelle ça les silences assourdissants de Marsanne. A propos de l'ivresse de l'Etre pour l'Etre, il y a une phrase formidable dans la poésie arabe. Matchoun est amoureux fou de Leilah et lui dit : Eloigne-toi de moi. Fais retour sur toi-même, car ton amour en vérité m'a distrait de toi.*

Karl : Oui, l'amour : impossible d'y échapper. Tu ne peux pas échapper à l'amour de toi-même. Tu seras toujours assez stupide pour tomber dans ton propre piège. Absolument aucune possibilité d'y échapper. Voulez-vous dire encore quelque chose ? Après deux heures, c'est fini. ... Ah, il y a encore quelque chose.

Philippe : *Il y a une petite phrase dans une chanson qui dit : Oublie-moi, ô mon amour.*

Karl : Oui, si tu m'aimes vraiment, tu m'oublies. C'est ce que disent aussi tous les Gourous, tous les Maîtres : Si tu me respectes ou m'aimes vraiment, alors, tu ne me connaîtras plus, ni toi ni moi.

Claude : *Quand tu rencontres le Bouddha, tue le Bouddha.*

Karl : Ça, c'est le Soutra du diamant.

Philippe : *Et tue le grand personnage.*

Karl : En faisant cela, tu tues l'idée de toi, l'imagination.

Philippe : *Il faut même s'entraîner à traverser quelque chose avec une épée.*

Karl : Il faut s'entraîner pour abandonner l'entraînement. C'est le côté fou de cette affaire.

Pascale : *Il n'y a pas d'échappatoire là.*

Karl : Ça c'est la joie.

Yves : *L'inné nous sauvera. C'est l'acquis qui nous perd.*

Karl : Exact.

Yves : *C'est ce que disait aussi Emile.*

Philippe : *Marcher dans le vide fait peur.*

Karl : Jésus parle de cet abyme : N'aies pas peur de ce que tu es parce que tu es l'abyme absolu. Et avoir peur de ce que tu es, c'est l'ignorance.

Philippe : *Toute l'histoire justement est dans le corps, dans l'instinct de conservation du corps.*

Karl : Ça, c'est la folie de penser que l'on est né. Et la peur est là. Toute idée d'existence relève de la peur parce que chaque idée doit faire ses preuves et vit d'imagination. Elle a donc toujours besoin d'une deuxième imagination. Le vide est insupportable, car en lui il n'y a même pas d'imagination première, vide signifiant absence de dualité, et sans dualité il n'y a pas de premier non plus, évidemment. Donc, avoir peur de cela, de ce qu'on est, c'est-à-dire de ce qui est sans dualité, c'est assez stupide. Mais, naturellement, nous ne pouvons pas imaginer à quel point nous pouvons être stupide.

Philippe : *Ça se soigne.*

Karl : Oui, on peut soigner la bêtise, car la connaissance n'a pas besoin de soins. Tout ce qu'on peut soigner relève de la stupidité parce que la stupidité a besoin de soins, mais la connaissance est inconditionnelle. Ne fais pas d'efforts et la stupidité disparaîtra d'elle-même, comme elle est venue. Sois donc silencieux et regarde. La stupidité qui est venue va aussi disparaître, mais ce qu'est la connaissance est avant, pendant et après ce qui est...

Okay. Merci beaucoup.

AU LAMPADAIRE DU COPTE

Les logia 25 et 26 dans lesquels Jésus dit :

« *Aime ton frère comme ton âme ; veille sur lui comme sur la prunelle de ton œil* » (logion 25) et *Quand tu auras rejeté la poutre de ton œil, alors tu verras clair pour rejeter le brin de paille de l'œil de ton frère* (logion 26), renvoient implicitement au problème du mal dont tu dois protéger ton frère et qui est en toi comme une poutre dans l'œil.

Dans notre traduction française de l'Évangile selon Thomas, le mal n'est abordé que dans deux logia :

- au logion 14, lorsque Jésus dit : *Si vous donnez l'aumône, vous ferez du mal à vos esprits et, surtout,*
- au logion 45, lorsque Jésus dit : *Un homme mauvais produit du mauvais du trésor mauvais qui est dans son cœur, et il dit des choses mauvaises : car de l'abondance du cœur il produit du mauvais.*

La répétition, à cinq reprises, du terme « mauvais » au logion 45 est impressionnante mais elle est abusive. En effet, l'adjectif « mauvais » y est employé pour traduire trois mots coptes différents et l'analyse de ces différences peut nous permettre d'y voir plus clair dans la généalogie du mal selon Jésus.

Reprenons ce passage du logion 45 en remplaçant les termes « mauvais » par les mots coptes correspondants ; on obtient alors le texte franco-copte suivant :

« *Un homme ka(...) produit des ponêron du trésor hoou qui est dans son cœur, et il dit des ponêron : car de l'abondance du cœur il produit des ponêron».*

L'homme « mauvais »

Le codex original de l'Évangile selon Thomas comporte une lacune au niveau de l'adjectif copte que notre traduction française du logion 45 traduit par « mauvais » dans l'expression « un homme mauvais » ; en effet, dans le texte original, ne subsiste de cet adjectif que les deux premières lettres : « ka... ».

La pression du dualisme culturel qui s'impose à nous depuis Platon, pousse à supposer que le mot initial était le mot grec « *kakos* » car ce mot signifie « mauvais » ; l'ennui, pour les platoniciens, est que l'adjectif « *kakos* » n'existe pas en copte saïdique, langue dans laquelle nous a été transmis l'Évangile selon Thomas. Il n'existe, dans cette langue, qu'un seul adjectif qui commence par « ka », c'est « *kake* », mot d'origine égyptienne qui signifie « sombre », « obscur ».

Dans le texte original, l'adjectif manquant en partie est donc « *kake* » et non « *kakos* » et l'homme dont il est question est, non pas « mauvais », mais « obscur ».

L'homme obscur est simplement un homme qui n'a pas reçu la lumière.

Le trésor « mauvais »

Pour qualifier le trésor du logion 45, c'est l'adjectif *hoou*, d'origine égyptienne, qui est employé. Or *hoou* signifie, certes « mauvais », mais aussi « corrompu, pourri ». Ainsi, le trésor du logion 45 est mauvais parce qu'il a pourri.

Si l'on veut comprendre d'où provient cette pourriture, il faut se reporter à un autre logion de l'Évangile selon Thomas où il est aussi question d'un trésor : le logion 109. Il y est dit :

Le Royaume est comparable à un homme qui avait dans son champ un trésor caché qu'il ne connaissait pas. Et à sa mort il le laissa à son fils. Le fils ne savait pas ; il prit ce champ et le vendit. Et celui qui l'avait acheté vint. En labourant, il trouva le trésor et commença à prêter de l'argent à usure à qui il voulut .

Ainsi, celui qui laboure son champ, peut mettre en lumière un trésor qui lui vient de son père, mais, si le champ n'est pas labouré, le trésor reste dans l'obscurité et pourrit. C'est la mise en lumière du trésor par le labour du champ qui le protège de la pourriture.

Et, a contrario, un « trésor mauvais » est un trésor venant des pères qui, n'ayant pas été mis en lumière, a pourri et est devenu comme « la poutre de ton œil ».

Il n'y a donc pas de fatalité au mal car la lumière peut à tout moment dissoudre le produit des conditionnements anciens.

Les « choses mauvaises »

Ce que dit « l'homme obscur », ce sont des « *ponêron* », mot copte d'origine grecque. « *Ponêron* » signifie certes, en copte, « le mal » mais l'adjectif *ponêros* qui y est associé signifie, outre « mauvais » : « méchant ». La nuance qu'apporte *ponêron*, c'est donc la « méchanceté ».

Par ailleurs, le mot « abondance » traduit improprement le mot correspondant « *houo* » du texte copte. En effet « *houo* » a plutôt une nuance péjorative et peut mieux être traduit par « excès ». Le logion 45 pourrait donc plutôt se terminer par *car de l'excès du cœur il produit des méchancetés*.

La fin du logion 45 devient alors :

Un homme obscur produit des méchancetés du trésor pourri qui est dans son cœur, et il dit des méchancetés : car de l'excès du cœur il produit des méchancetés.

Ce sont donc les exhalaisons excessives d'un trésor pourri qui produisent ces méchancetés. On retrouve là, le sens de la fin du logion 14 où Jésus dit : *Ce qui sortira de votre bouche, c'est cela qui vous souillera.*

Les méchancetés qui sortent d'une bouche sont même les témoins, au fond de l'être obscur qui les exprime, de l'existence d'un trésor pourri. Ce sont peut-être même les seuls témoins immédiatement discernables.

A la recherche d'une généalogie du mal

La généalogie du mal selon Jésus pourrait alors être la suivante.

Des pères, provient un trésor enterré au fond de l'être. Celui à qui il advient de recevoir la lumière, peut, en illuminant ce trésor, dissoudre le produit des conditionnements anciens. Mais celui qui ne reçoit pas la lumière et reste dans l'obscurité, ne peut opérer cette dissolution et garde en lui un trésor qui pourrit et qui exhale des méchancetés que l'être

obscur ne peut s'empêcher d'exprimer, et dont il est en conséquence bien inutile de l'accuser.

Cette approche quasiment psychanalytique du problème du mal n'a rien de déplacé. Nous savons qu'Emile considérait comme indispensable un travail préalable sur ces trésors enfouis avant de laisser la place à la réalisation du Soi ; et Emile se plaçait ainsi dans une tradition plusieurs fois millénaire qui, passant par Jésus, remonte à Antiphon d'Athènes, inventeur de la psychanalyse au cinquième siècle avant notre ère .

Michel

Archéologie/ Polémique autour du site où l'on a découvert les manuscrits de la mer Morte.

Qumran n'était pas un monastère essénien.

Deux archéologues israéliens viennent de démolir une hypothèse vieille de 50 ans à propos de la ville où ont été découverts, en 1947, les fameux manuscrits de la mer Morte. Pour le père dominicain Roland de Vaux de l'Ecole biblique et archéologique française de Jérusalem, Qumran était un monastère de la secte dissidente juive des Esséniens, où l'on avait vraisemblablement écrit, entre - 100 et +100, ces centaines de rouleaux retrouvés dans des jarres, dans des grottes de la région.

Mais pour Yizhak Magen et Yurval Peleg, des savants de l'Israel Antiquities Authority, qui ont travaillé plus de dix ans sur le site, il ne s'agit pas du tout de ça. Qumran, disent-ils, était plus prosaïquement une fabrique de poteries. Les deux archéologues expliquent que leurs nombreuses excavations ont permis de découvrir des fours de potier, des récipients entiers, des déchets de production et des milliers de fragments d'argile. Des réservoirs d'eau abandonnés contiennent d'épais dépôts d'argile à poterie.

Ils ajoutent que le système élaboré d'adduction d'eau servait à amener l'eau argileuse jusqu'à la poterie. Aucun autre site ne montre un tel système dans la région. Les savants sont donc sûrs de leur coup : quand les Romains ont détruit Qumran en 68 de leur ère, c'était un centre industriel de la poterie depuis au moins un siècle. Avant cela le site était apparemment une forteresse sur la frontière orientale des Israélites.

« *L'association faite entre Qumran, les grottes et les manuscrits n'est donc qu'une hypothèse sans base archéologique* » écrit le Dr Magen, dans la *Biblical Archaeological Review*.

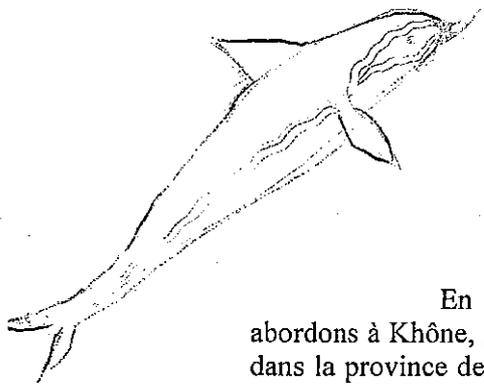
Un roman. Beaucoup s'en réjouiront. Sur le Net, on peut lire une réaction qui parle de « *conclusions dévastatrices pour le roman monté par le père de Vaux d'un monastère essénien à Qumran.* » Il précise : « *La tour d'observation ? Qumran fut à l'origine une forteresse. Les piscines pour bains rituels de purification ? De simples bassins de décantation. Le réfectoire où les esséniens prenaient leurs repas en commun ? Un dortoir pour les caravaniers de passage.* »

Et les manuscrits ? Il y furent sans doute apportés par des réfugiés quand les Romains occupèrent la Judée et cachés dans des jarres pour qu'on ne les détruise pas. Et sans doute les jarres provenaient-elles de la poterie.

Nul doute cependant que les tenants de la thèse de Roland de Vaux ne vont pas baisser les bras. La polémique va être endiablée. Même contre un argument développé par Norman Golb, professeur de langue et de civilisation du Proche-Orient à l'Université de Chicago : les manuscrits reflètent une multiplicité d'idées et de traditions religieuses et ne peuvent être le fait de la seule secte des Esséniens.

(Jean-Claude Vantroyen, dans « Le Soir », 28/08/06.)

LES DAUPHINS D'IRRAWADY



*Le chant des dauphins
Donne des ailes à ses pas
Hugo von Hofmannsthal
Lebenslied*

En ce premier jour de l'an 2005 (selon le calendrier grégorien), nous abordons à Khône, petit îlot de verdure, fleurissant sur le Mékong, à l'extrême sud du Laos, dans la province de Champassak. Dans cette région, le fleuve éclate en une dizaine de bras formant 4000 îles (Siphandone). Des chenaux enchevêtrés et des cascades assourdissantes dévalent la pente d'une cinquantaine de mètres. Avec le dernier ressaut un autre pays se profile à l'horizon : le Cambodge. Khône est réputée pour la beauté de ses chutes qui débouchent dans des gorges pittoresques. En été le fracas des eaux évoque le rugissement d'un raz-de-marée noyant tout sur son passage. En hiver les cataractes manifestent leur sauvage splendeur avec un peu moins de furie. En bas des sauts, au milieu des remous, des poissons argentés bondissent dans une poussière d'arc-en-ciel.

Sur cet îlot boisé, perdu loin du bruit du monde, la vie suit son cours immuable. Les huttes sur pilotis sont dépourvues de tout le confort moderne : pas d'électricité, pas de télévision, pas d'eau courante. Mais à quoi bon l'eau courante, puisque l'eau du fleuve court de tous les côtés et qu'elle suffit amplement à tous les besoins. Des rails rouillés servent à clôturer les villas comme les écoles. Malgré leur extrême dénuement, les paysans nous accueillent le sourire aux lèvres. Des enfants nus pataugent dans l'eau des mares en cueillant des algues dont la couleur vert tendre donne un avant goût du paradis des gourmets. Des paysannes au large chapeau conique transportent du bois mort en poussant gaiement une charrette à bras.

Alors que nous nous arrêtons quelques instants pour déguster des friandises locales, gâteaux de sucre de palme ou flancs à la farine de manioc enrobés dans des feuilles, un maître de maison se précipite pour nous offrir des chaises en plastique, seule avancée de la société de consommation en ces lieux perdus... Confortablement logés à l'intérieur de bungalows en bois où nous aimons nous prélasser, assis à bord de charmants restaurants flottants où nous nous attardons pour prolonger les plaisirs de la table, le temps semble suspendu. Gagnés par le rythme alanguiné du pays, nous prenons le temps de vivre. Quelque soit la vitesse à laquelle tourne et s'agite le monde, le laotien n'est jamais pressé, dit un proverbe lao. Le Laos est encore un pays hors du temps. S'il sait qu'il existe ailleurs ce qu'on appelle le progrès, le laotien attendra patiemment sa venue. Il sera amplement satisfait le jour où la route du progrès croisera la sienne. Ils profitera alors pleinement des bienfaits de l'apsara électricité ou tout simplement d'une route enfin goudronnée, plutôt que de s'éclairer à la lampe à pétrole ou de respirer la poussière des pistes.

A Done Det, nous visitons les vestiges laissés par les colonisateurs français au temps du Protectorat : des embarcadères, des rails, un pont de chemin de fer, une locomotive rouillée qui sert désormais de jouet pour les enfants... Pour contourner les chutes, qui rendent toute navigation impossible, les français avaient construit cette petite voie de chemin de fer qui empruntait les îles de la zone. Ce temps là est depuis longtemps définitivement oublié et perdu. La végétation a repris ses droits et quand ils n'ont pas été récupérés pour servir de clôture de jardin les rails sont recouverts par la jungle.

Accrochée au mur d'une habitation proche de notre guest-house, je remarque une représentation stylisée d'une espèce de dauphin, inconnue de moi. Sur cette île sans

attraction, les dauphins du Mékong, depuis toujours vénérés par la population, sont devenus la principale sinon l'unique attraction touristique. Pour combien de temps encore ? Les dauphins d'Irrawady, - ainsi nommés d'après le fleuve qui traverse la Birmanie avant de se jeter dans l'Océan Indien- sont en voie d'extinction rapide. Massacrés par les Khmers rouges, qui leur reprochaient d'entretenir les superstitions locales, les rescapés voient aujourd'hui disparaître de façon dramatique leur principale source d'alimentation que sont les sardines, pour cause de pêche intensive et incontrôlée des deux côtés de la frontière. Entre les mailles des filets laotiens où parfois ils se prennent et les explosifs des pêcheurs cambodgiens, leur survie ne tient plus qu'à un fil. Selon notre guide, il ne resterait aujourd'hui qu'une trentaine d'individus.

C'est à l'extrême sud de l'île de Khône, au lieu-dit " le port des français ", - où se trouvent les vestiges d'un embarcadère édifié à l'époque du Protectorat, haute construction lugubre et artificielle, - que nous avons rendez-vous avec les derniers dauphins du Mékong. Ceux-ci aiment à venir s'exposer aux lueurs du jour à l'aube ou en milieu d'après-midi. Leur lieu de chasse favori est une sorte de lac, immense réservoir naturel de sardines, à la frontière cambodgienne. Il n'est bien sûr jamais possible de fixer une heure précise pour ces rencontres d'un autre type. Notre programme du jour annonce prudemment : " Si vous avez de la chance, vous pourrez voir la brève apparition des dauphins d'eau douce. "

Eh bien ! nous avons beaucoup de chance en ce premier jour de l'An. Nous choisissons de nous rendre au port des français dès le déjeuner pris. Après une courte marche digestive d'une demi-heure environ à travers rizières et forêts, nous passons devant les chutes de Li Phi (" la nasse du Génie "), surnommées le couloir du diable, depuis qu'un cadavre aurait été retrouvé dans la nasse d'un pêcheur. Nous accédons à une crique bordée d'une petite plage de sable fin où nous attendent plusieurs pirogues. Sur trois kilomètres, les embarcations glissent à travers la mangrove. L'esquif nous paraît bien frêle. Un faux mouvement de notre part suffit à le faire tanguer. Bouger d'un centimètre, c'est prendre le risque de chavirer. D'une étonnante habileté, les pêcheurs connaissent à merveille les moindres rapides. Habiles à repérer les récifs, ils n'hésitent pas à foncer sur les vagues et à se faufiler entre deux tourbillons. Des troncs d'arbres flottent. Des rochers presque invisibles affleurent. Au moment où nous croyons que la pirogue va se précipiter sur l'un d'entre eux, elle s'en écarte brusquement. Ça et là, des fils suspendus aux branches mortes semblent indiquer la bonne direction. Aux défilés de roches volcaniques succède le curieux spectacle d'arbres couchés entre deux méandres. Des troncs géants entrelacés de lianes semblent mener un combat incessant. La forêt engloutie tient tête aux courants. Ici l'homme compte peu. La loi de la nature est encore souveraine.

Brusquement les courants s'apaisent dans une alchimie d'eau et de lumière. Les berges s'élargissent. Nous débouchons sur un lac. A gauche, nous découvrons les restes d'un embarcadère : le port des français. A droite, un banc de sable sur un petit îlot. Une guérite marque le poste frontière. Les soldats cambodgiens autorisent les pirogues à accoster moyennant un modique bakchich, le droit de péage local. Alors que nous approchons, nous apercevons au loin un souffle, deux ailerons. Deux dauphins, noirs comme des buffles, s'élancent gracieusement hors de l'eau. L'excitation est à son comble. Nous abordons sur l'îlot. Il paraît que les dauphins viennent tout près lorsque cesse le bruit des moteurs. Effectivement nous les voyons arriver. Nous nous mettons à l'eau. Notre guide laotien n'est pas rassuré. Pour lui les dauphins sont des génies inconnus dont nul ne peut prévoir la réaction. Ne risquent-ils pas de nous attaquer ? L'eau glauque du Mékong est fraîche en hiver, mais agréable. Inutile d'essayer de voir quoi que ce soit sous l'eau. Ce sont quatre ailerons qui bondissent maintenant. Les dauphins sont à une cinquantaine de mètres, nous entendons distinctement leur souffle, mais ils ne s'intéressent pas à nous. Ce sont les bancs

de sardines qu'ils pourchassent. D'autres dauphins apparaissent encore de tous les côtés. La plupart sont noirs, certains tirent sur le gris. Dépourvus de rostrés, ils ressemblent à des globicéphales. Notre guide nous montre un couple en train de s'accoupler. Ce n'est pourtant pas la saison. Si cela est vrai, c'est un heureux présage. La race va peut-être se perpétuer. Signe auspiceux pour le premier jour de l'année. Enchantés par le spectacle merveilleux des dauphins du Mékong nous avons le sentiment de pénétrer les mystères infinis de la nature. Il fait si beau sur l'eau du fleuve en cette fin d'après-midi. Mais le soleil commence à décliner. Les ombres s'allongent. Il est temps de rentrer, à notre grand regret. Les reverrons-nous un jour autrement que sur la liste des espèces disparues ?

Comme partout dans le monde, les dauphins sont considérés comme des animaux bénéfiques. Les populations locales voient en eux la réincarnation d'êtres humains. C'est pourquoi ils viennent secourir les pêcheurs sur le point de se noyer. Il est incompréhensible que les Khmers rouges aient pu voir en ces amis de l'homme des ennemis du peuple ! Mais les aberrations du mental ne doivent plus nous étonner. Sans doute, pour Pol Pot (Politique Potentielle), fallait-il supprimer tout ce qui ne pouvait être rééduqué, détruire tout ce qui aurait pu faire obstacle à la naissance d'une nouvelle humanité. En attendant les lendemains qui chantent !

Un autre chant nous attend le jour suivant, celui des cascades de Khone Pha Pheng, dont le nom signifie le Chant de la chute. Célèbre dans toute la région, Pha Pheng est, à juste titre, surnommée le Niagara de l'Asie. Déversant leur furie, les eaux tumultueuses se précipitent sur d'énormes rochers dans un bouillonnement d'écume blanche. Des envolées de vapeurs d'eau forment un rideau devant une succession de cataractes. Trônant sur certains écueils, quelques pêcheurs bravent le courant, impassibles comme si de rien n'était, comme s'ils faisaient corps avec le courant. Malgré leur beauté ces chutes majestueuses et terrifiantes désespérèrent les premiers explorateurs occidentaux car elles brisaient tout rêve de remonter le cours du Mékong. Il faudra attendre 1893 pour que deux canonnières hissées sur des chariots tirés par des éléphants puissent contourner les chutes. Mais jamais elles ne parviendront jusqu'à la source du fleuve.

A Pha Pheng, nous remarquons de nombreuses représentations de dauphins d'Irrawady, nageant, sautant, manifestant gratuitement leur joie de vivre. Mais l'espèce a disparu de ce site magnifique. Notre guide nous raconte une histoire qui s'est déroulée plusieurs siècles auparavant en ces lieux. Celle-ci s'est transmise oralement de génération en génération, lors des veillées familiales, le soir autour du feu, lorsque les aïeules racontent aux enfants les légendes d'autrefois.

Il était une fois une petite ville sur le Mékong, à quelques kilomètres en amont des chutes de Pha Pheng. bercée par le bruit des vagues, vivant au rythme tranquille de l'alternance des moissons et des fêtes religieuses, cette ville peuplée de Lao Lum (Laos du bas, c'est-à-dire de la basse vallée) était appelée Tha Kho, "l'embarcadère du hêtre sacré". Tous les grands arbres ont leur génie tutélaire. C'est pourquoi un culte était rendu à cet hêtre géant dont le génie protégeait les habitants. Bo, le génie grand-père, avait son autel réservé au pied de l'arbre et assurait la prospérité de la petite communauté villageoise. Tout serait allé pour le mieux dans le meilleur des mondes, si l'amour, cet ange ou ce démon plus puissant que les dieux eux-mêmes, ne s'était mêlé de contrarier l'ordre immuable des choses et les plans des humains.

A Tha Kho, vivaient un jeune homme du nom de Taopakha, (le "garçon dauphin"), et une jeune fille du nom de Nansida, c'est-à-dire Mademoiselle Sita, en hommage à l'épouse de Ram, l'héroïne du Ramayana et l'incarnation de la Déesse Lakshmi. Les deux jeunes gens avaient grandi ensemble et avaient partagé tous leurs jeux depuis la

plus tendre enfance. Ils avaient vu leurs sentiments s'approfondir avec l'adolescence et ne rêvaient plus que de s'unir dans les liens du mariage. Malheureusement, Taopakha, jeune homme pauvre, était de basse caste alors que Nansida appartenait à une riche famille de propriétaires terriens. Les deux familles s'opposèrent donc vigoureusement à toute idée d'union. Comment le garçon, qui était censé s'installer dans sa belle-famille, aurait-il pu y pénétrer sans verser la dote revenant à sa bien-aimée ?

Les deux familles n'étaient pas opposées comme les Capulet et les Montague, mais l'argent forme une barrière aussi infranchissable que les haines familiales. Une famille riche rêve pour ses rejetons d'un riche mariage afin d'accroître encore ses possessions. Une famille pauvre ne peut espérer s'élever socialement. Elle se résigne car tel est son destin, son karma qui enferme chacun dans sa caste et sa condition. Le seul espoir qu'offre la loi inflexible du karma est, croit-on, celle d'une renaissance meilleure après la mort.

Désespérés de ne pouvoir s'unir en cette vie, nos deux amoureux décidèrent d'y mettre ensemble un terme. Mais pas de n'importe quelle façon. Ils avaient pris l'habitude de se retrouver dans leur cachette, derrière une touffe de bambous sur le bord du Mékong. Pendant trois jours, Taopakha, très habile de ses mains, coupa des bambous qu'il assembla avec des cordes pour construire un radeau. Il édifia au centre une petite hutte où il installa un grand lit et une moustiquaire. Il entreposa à bord tout le nécessaire pour un long voyage : vêtements, nourriture, offrandes... Partir c'est mourir un peu. Lorsque l'on se prépare au départ, il faut toujours prévoir ses bagages et ses provisions. S'il s'agit du voyage dans l'au-delà, la prudence conseille d'emporter trop plutôt que pas assez. Mourir c'est partir pour de bon. Il faut un an à l'âme pour atteindre, au sud, le royaume de Yama, le dieu des morts. Mieux vaut ne pas se retrouver dépourvu sur ce chemin long et pénible, plein de risques et d'incertitudes...

Une nuit de pleine lune, nos deux amoureux s'enfuirent de chez eux et coururent jusqu'à leur cachette. Dégageant leur radeau nuptial, ils le mirent à l'eau et y embarquèrent. Taopakha le guida jusqu'au milieu du fleuve puis larguant les amarres le laissa dériver au gré du courant. Taopakha et Nansida savaient qu'ils vivaient leur derniers instants mais ils avaient décidé de s'en remettre aux dieux. Pendant une heure, à l'abri de leur hutte, ils s'adonnèrent aux joies de l'amour. Oubliant tout, ils montèrent au septième ciel de l'extase amoureuse. Réalisèrent-ils que le courant s'accélérait ? Brusquement, le radeau, pris dans un tourbillon, heurta un rocher, tourna sur lui-même avant de basculer dans le vide et de se fracasser au pied des chutes. En chantant leur amour, les deux enfants, enlacés à jamais, s'enfoncèrent dans les flots, libres enfin de s'aimer dans la mort. Nul ne devait jamais retrouver leurs corps. Qui se recueille un moment en ces lieux entend une douce voix lui rappeler la mémoire de ces deux malheureux amants. Et si le son d'une flûte accompagne sa rêverie, il se laisse pénétrer par le Chant de la Chute, le chant de la mort des amants. Et par delà les regrets infinis, leur chant du cygne est un cri d'amour et d'espoir.

Marie Laure, notre amie professeur de musique, aime jouer de sa flûte dès que le cadre et l'instant lui semblent propices. A défaut d'attirer les dauphins, elle charme les enfants et engage parfois un duo avec un joueur de khène. Elle nous accompagne agréablement tout au long de notre voyage. Mais les notes qu'elle émet aux pieds des chutes revêtent ce jour-là un sens plus profond, à la fois tragique et nostalgique. Au son de son instrument répond celui d'une autre flûte, la flûte inaudible que seuls entendent ceux qui sont passés de l'autre côté du miroir de la vie. Cette flûte magique est celle dont joue Yama, le roi du monde souterrain. Il existe une étrange corrélation entre l'amour, la mort et la musique. Dans la Grèce antique, la flûte, instrument de deuil, accompagne les cérémonies funèbres. Si Orphée charme Hadès de sa lyre, dans la mythologie hindoue c'est Yama qui de sa flûte

ensorcelle les morts. Yama connaît le temps imparti à chacun. A la façon du Joueur de flûte de Hamelin, il entraîne à sa suite ceux dont la dernière heure est venue :

*Tel est le siège de Yama ,
Ce qu'on appelle le bâtiment des dieux.
Voilà la flûte où le dieu souffle.
Le voici, tout orné de chants¹.*

A la différence des amants de Vérone, l'histoire de Taopakha et de Nansida ne s'arrête pas lorsque finit la comédie humaine. Elle ne fait même que commencer. En orient la mort n'est pas une fin, mais le commencement d'une nouvelle vie. Puisque, l'âme doit comparaître devant son juge, les conteurs se sont intéressés au destin post-mortem des amants de Tha Kho.

Selon l'Avesta comme pour les Védas, Yama (" le Jumeau ") est le premier être humain². Fils de Vivasvan, le Soleil levant et de Saranyu, le Nuage, Yama est par sa mère le petit-fils de Vishvakarman, le Grand Architecte de l'univers. Son règne est celui de l'Age d'or, antérieur au Déluge. A l'origine Yama est un, à la fois mâle et femelle. Il se dédouble en Yama et Yami, créant ainsi le germe de toute dualité et de toute temporalité. Yama et Yami s'unissent comme Adam et Eve pour engendrer l'humanité. En explorant l'univers, Yama trouve la voie du ciel. Tant qu'il règne, la mort n'a pas de prise sur le monde. Mais si Yama est le premier à vivre, il est aussi le premier à mourir. Devenu le roi des morts, il est vénéré comme celui qui a ouvert le chemin de l'au-delà : *C'est Yama le premier qui a découvert l'accès, ce pâturage qu'on ne nous enlèvera plus³.*

Ayant fait le un deux, Yama est Temps (Kala), le destin auquel nul n'échappe. C'est pourquoi, il personnifie la Mort. Régulateur de l'existence, il est le roi du Dharma (dharma-raja), le Maître de Justice. Tous les êtres sont cités à comparaître devant lui. Il juge les morts que ses exécuteurs traînent jusqu'à son trône. Ses deux cerbères, Shyama (Noir) et Shabala (Gris), aux quatre yeux et aux larges narines, gardent le chemin de l'au-delà :

*Tes deux chiens, ô Yama, ces gardiens à quatre yeux,
qui gardent la route et surveillent les hommes,
confie-leur cet homme que voici, ô Roi !
Assure lui le bien être et l'absence de mal⁴!*

Incarnation du Dharma, l'ordre cosmique, Yama est le Seigneur des ancêtres. Admis au rang des dieux, il goûte au soma, le nectar d'immortalité :

*Pressez le soma pour Yama,
pour Yama versez l'offrande !...
Qu'il veuille nous guider parmi les Dieux,
que nous vivions une longue durée de vie⁵ !*

Régent de la région du sud, Yama avec son teint verdâtre, ses griffes de fauve, ses yeux globuleux est d'aspect sinistre. Ses vêtements ont la couleur du sang. Sa

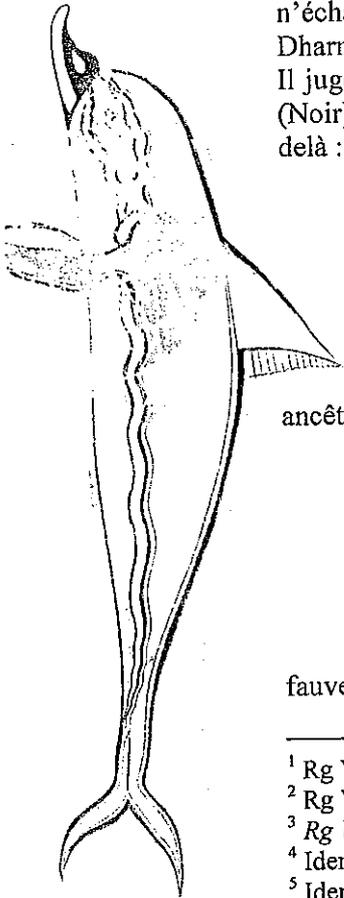
¹ Rg Veda, 10.135, J. Varenne, *Le Veda*, Les Deux Océans, p. 143.

² Rg Veda, 10.10 ; Bundahishn, 31.4.

³ Rg Veda, 10.14, J. Varenne, *Le Veda*, p. 141.

⁴ Idem, p. 142.

⁵ Idem p. 142.



longue chevelure nouée au sommet de la tête est recouverte d'une couronne resplendissante. Il brandit un bâton qui fait office tantôt de main de justice tantôt de massue dans les combats. Chevauchant un buffle, il lance son lasso pour attraper et lier ses victimes. Frère de Manou, le législateur, Yama symbolise la sanction, l'ordre immuable du monde. Roi des morts, il est le Porteur de férule aux terribles décrets. Yama contrôle tous les êtres. Lui seul décide lesquelles de leurs actions portent des fruits et lesquelles n'en portent pas. Yama est le Jumeau et toute âme qui comparait devant lui voit défiler le film de sa vie comme dans un miroir. Elle discerne quels actes en ont entraîné d'autres avec toute la chaîne des causes et des effets. C'est pourquoi Yama est réputé pour son honnêteté et son impartialité : *En raison de sa conduite vertueuse et de son impartialité envers ses amis et ses ennemis, son père lui confia la charge de Régent des morts*⁶.

C'est donc devant Yama que comparait l'âme de nos deux amoureux, unis dans la mort. A l'audience, Yama est assisté de Chitragupta, l'homme aux multiples secrets, qui est son scribe, son archiviste, son greffier en chef. Chitragupta tient entre les mains un registre appelé "Collection du passé" et un roseau pour transcrire tous les actes bons et mauvais de chacun. Jour après jour, les espions de Chitragupta, le soleil, la lune, la terre, le ciel, le vent, le jour et la nuit, l'aube et le crépuscule, l'eau et le feu, le propre cœur de l'homme font leur rapport. Yama lui-même rapporte ce qu'il a constaté. Avec la balance de la justice, Chitragupta pèse les âmes.

Yama semble aimable aux justes, terrible aux coupables. La plupart des morts entrent seuls et nus devant Yama, courbés sous le poids de leurs actes. Yama se tourne vers son greffier qui lit à haute voix le livre de la vie de chacun. La sentence tombe aussitôt. Ce qui est jugé est bien jugé car à chaque faute correspond un châtiment, à chaque bonne action une récompense. Le mort est envoyé dans l'un des enfers ou des paradis, ou condamné à renaître sous une forme noble ou vile, selon son karma. L'adultère doit grimper sur un arbre plein d'épines, le menteur a la langue tranchée... Le bon connaît les délices d'un paradis temporaire avant de s'incarner à nouveau sous une forme humaine. Seuls quelques élus montent directement au ciel. Revêtus d'un corps glorieux, abreuvés de soma, ils rejoignent les Ancêtres, les Pères qui brillent la nuit au milieu des étoiles, car les astres sont les âmes des justes. Selon l'Avesta, c'est dans ce Fort de Yama que les âmes des Justes attendent la fin des temps. Ceux-ci restent toutefois dans le monde de la manifestation, celui de la dualité bien-mal, peine-récompense... Le séjour de Yama apparaît sous un double aspect qui ne varie qu'en fonction du regard même de l'âme. Il est décrit tantôt comme un paradis de lumière, tantôt comme un sinistre souterrain, que ferment quatre portes de fer : *La voie de Yama... donne la félicité aux vertueux et les souffrances aux pécheurs*⁷.

L'affaire Taopakha-Nansida posait un cas inédit. La vie est un don divin et nul n'a le droit d'y porter atteinte. Considéré comme l'un des pires crimes qui soient, le suicide est sévèrement réprimé. Après avoir subi les tourments de l'enfer, le suicidé est contraint de se réincarner 500 fois sous des formes inférieures. Bien que la justice soit aveugle et la loi inflexible, Yama n'est pas insensible à la pitié. Ayant longuement interrogé les deux prévenus, Yama fut touché par la pureté de leur amour.

Peut-être Yama se souvint-il de la passion mortelle qu'éprouva pour lui Yami, sa sœur jumelle. Avant d'être le dieu des morts, Yama est le premier des vivants. Yama est l'androgone primordial qui se dédouble en mâle et femelle, lesquels s'accouplent comme mari et femme. Mais comment justifier l'union du frère et de la sœur ? Le Rg Veda

⁶ *Markandeya Purana* LXXVIII, 28, in J. Herbert, *La mythologie hindoue et son message*, Albin Michel, p. 57.

⁷ *Garuda Purana*, idem p. 342.

nous rapporte les hésitations de Yama qui invoque l'interdit de l'inceste face aux ardeurs de Yami tout enflammée d'amour :

*Les nuits et les jours Yami t'adorerait,
l'œil du soleil tout d'un coup serait aboli.
A l'instar du Ciel et de la Terre, les êtres de même sang
s'accouplent : Yami seule portera l'inceste de Yama⁸.*

Cédant aux avances de sa sœur, Yama connaît Yami. Mais cette union physique n'est qu'un écho lointain de l'unité métaphysique perdue. Géniteurs de la race humaine, les deux ancêtres primordiaux sont soumis de ce fait à la condition mortelle. Yama le premier fait l'expérience de la mort et règne sur les enfers. La douleur de Yami fut telle que les dieux créèrent la nuit dans l'espoir de lui faire oublier son chagrin. Plus tard, peut-être à force de larmes, Yami se transforme en Yamuna, la rivière sacrée. Nés du soleil levant, Yama et Yami sont aussi indissociables que l'éclair de la foudre.

Tous les amants sont prédestinés l'un à l'autre selon leur karma amoureux (le *nène* en laotien), car dans la littérature lao l'amour en cette vie est la résultante de tout ce qui s'est passé dans les vies antérieures. Il existe dans le ciel un jardin merveilleux dont les arbres vivent en couple et dont les branches embrassent celles de l'arbre-sœur. Lorsque le moment est venu de s'incarner, chaque couple a les poignets liés par un fil de coton. Mais le vent des ciseaux qui coupent et du couteau qui tranche sépare les amants et chacun renaît de son côté. C'est pourquoi nous cherchons tous ici bas l'âme-sœur. Nous ne la trouverons que si elle fait élection en notre cœur. Le coup de foudre ne nous tombe dessus que parce que nous sommes nostalgiques de cet amour premier où nous ne faisons qu'un. Le coup de foudre n'est pas cristallisation de sentiments nouveaux mais brusque réminiscence d'un état antérieur à notre naissance, soudain dévoilement d'un temps d'avant le temps. Seuls les aléas de la vie feront en sorte que chacun pourra retrouver ici-bas sa moitié. Avec un fil de coton, le brahmane liera à nouveau les poignets des mariés. Si le destin est contraire les amants devront se résigner à vivre séparés ou se retrouver dans la mort.

Malgré l'énormité de leur crime, Taopakha et Nansida méritaient donc bien quelques circonstances atténuantes. Après en avoir mûrement délibéré en son sein, Yama décida d'atténuer la peine des deux coupables. Taopakha fut condamné à se réincarner sous la forme d'un dauphin et Nansida sous celle d'une mouette. C'est pourquoi depuis ce jour, chaque fois qu'un dauphin d'Irrawaddy attrape une sardine, il ne gobe que la queue et laisse le meilleur morceau, la tête, pour son amie la mouette. Et c'est ainsi qu'est né l'adage : " L'amour ne connaît aucune frontière, ni de langue, ni de religion ".

Comment ne pas éprouver ici la nostalgie des origines ? L'amour est ce sentiment plus fort que la mort qui réunit deux êtres sur le plan physique, comme sur le plan métaphysique. Chacun possède en lui les deux aspects mâle et femelle. Qui sait faire le deux un ne connaît ni la peur ni la mort. Dans la chambre nuptiale, il n'y a plus qu'un seul. Celui qui retrouve l'autre part de lui-même renaît en l'Esprit :

*La femme est la moitié de l'homme...
La femme est le champ sans fin
où naît le Soi⁹.*

⁸ *Rg Veda* 10.10, J. Varenne, *Le Veda*, Les Deux Océans, p. 151.

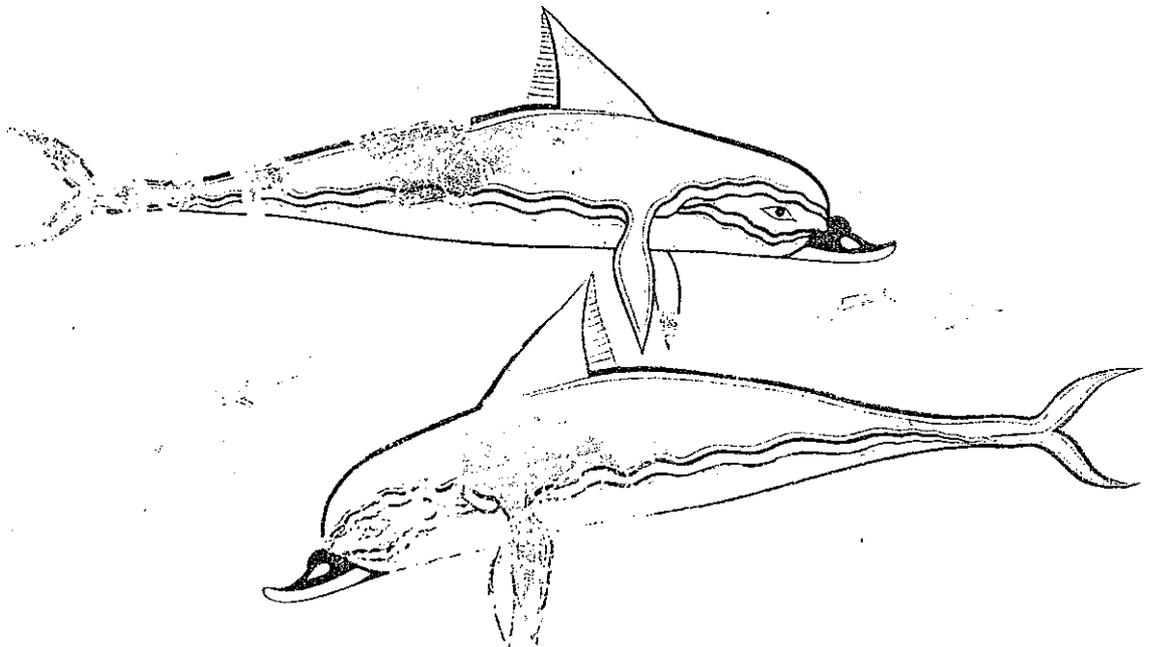
⁹ *Mahabharata*, I, 74, 40ff cité par A.L. Basham, *The wonder that was India*, Rupa & Co, Calcutta, p. 182.

Qui réalise cette unité transcende sa condition mortelle. Il retrouve celle qui était la sienne avant la scission de l'androgyme primordial. Il est Yama-Yami, Adam-Eve. Chacun court après son double jusqu'à ce qu'il réalise qu'il est lui-même son propre Jumeau. Dans la réunion des contraires s'abolit toute dualité. Seule subsiste l'unité d'avant la manifestation. Le couple s'absorbe dans l'un. L'amant est l'aimée et l'aimée est l'amant : Orphée-Eurydice, Yama-Yami, Shiva-Shakti, Purusha-Prakriti, Jésus-Sophia... Yama, dieu de la mort et dieu de l'amour, confère l'initiation à celui qui, en franchissant les grilles de l'enfer, se révèle digne des mystères. Si l'autorité de Yama ne s'exerce que sur le monde de la dualité, c'est lui qui ouvre la porte de la non dualité. Roi des morts, il montre à l'initié la voie de l'immortalité. Selon la Katha Upanishad, il est le Guru qui révèle à Natchiketas le mystère du Grand Passage, le secret de l'au-delà. Le plus beau présent qu'il puisse faire est celui de l'unité retrouvée. Yama laisse alors tomber le masque effrayant de la Mort. Image de l'Un aux multiples facettes, Yama dévoile son véritable visage, celui d'avant la naissance, celui d'avant les images. Lorsque s'éveille dans le cœur le Soi intérieur, il n'y a plus ni mâle ni femelle. L'ombre devient lumière, la Mort devient la Vie :

*Yama s'est transformé en Rama,
La douleur en Joie Pure...*

*...Qui meurt de son vivant goûte la vraie connaissance !
Dit Kabîr : il connaît la Paix suprême
Celui qui est sans peur et dont nul n'a plus peur¹⁰ !*

Yves Moatty



¹⁰ Kabîr, *Le fils de Ram et d'Allah*, Les Deux Océans, p. 91.

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

La plupart des logia peuvent être interprétés à plusieurs niveaux. Les logia 25 et 26 sont de ceux-là. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas chercher à se placer d'emblée dans une perspective non-dualiste.

Sous peine de ne pas respecter la priorité qui nous est donnée par la vision non dualiste, nous risquons de perpétuer la confusion, car, à vouloir le bien et le salut des hommes en projetant sur eux nos rêves inconscients, que nous parons des beaux noms de *fraternité*, d'*humanité*, d'*engagement social*, de *justice*, de *charité* etc... , nous oublions trop souvent que nous pouvons accomplir une besogne détestable avec de bons sentiments : ce que nous appelons le bien peut être altéré par le prisme déformant de nos psychismes jusqu'à devenir le mal, la charité peut camoufler un besoin d'affirmation, une volonté de puissance, etc..

Il n'y a finalement qu'un moyen de ne pas déformer la vérité et l'amour, c'est de se connaître soi-même. Jésus souligne cette priorité dès le début de l'Évangile selon Thomas : *Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus* (log. 3. 9-10) ; il la rappelle au logion 26 : *Quand tu auras rejeté la poutre de ton œil, alors tu verras clair pour rejeter le brin de paille de l'œil de ton frère*. La poutre de mon œil, c'est l'aveuglement de mon ego qui se croit une entité séparée et qui, de ce fait, fausse toutes les perspectives et dénature la Réalité : *S'il vous arrive de ne pas vous connaître, alors vous êtes dans la pauvreté, et c'est vous la pauvreté* (log.3.13-15). A quoi bon dès lors vouloir extraire le brin de paille de l'œil de mon frère, si je n'ai pas d'abord rejeté la poutre de mon œil ? A la limite, peut-on même parler de priorité alors qu'il s'agit ni plus ni moins de vision juste ?

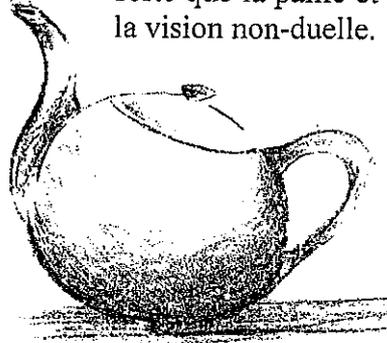
Mais se connaître, c'est non seulement apprendre à découvrir ses motivations inconscientes - l'introspection limitée au psychisme ne parvient pas à surmonter le dualisme -, c'est prendre conscience de son origine divine. La grande question du gnostique, qui revenait chez lui comme un leitmotiv était : « Qui suis-je ? » C'est aussi celle que Ramana Maharshi nous invite avec instance à nous poser. Et, toujours selon le Maharshi la réponse à la question essentielle est juste lorsque nous constatons que le monde ne diffère pas de nous.

Pour Maître Eckhart, *mon Père est plus que mon semblable, il est moi parce que nous avons l'un et l'autre le même être qu'à le Fils. Et comme le Fils est identique au Père, nous sommes un avec le Père* (Sermon Videte qualem caritatem). Ainsi l'amour découle de l'identité et non de la similitude. Du reste *la similitude est quelque chose qui n'a pas cours en Dieu, ce qui a cours dans la Dété et dans l'éternité c'est l'identité* (Sermon Vidi supra montem Sion). Eckhart rejoint l'hindouisme dont la doctrine parle de l'Éveil comme de l'annihilation de l'individualité et le soufisme qui déclare irréel ce qui apparaît comme distinct de

Dieu. Je ne peux pas aimer chez mon frère ce qui est irréel, je ne peux pas l'aimer en tant que créature puisque selon l'affirmation eckhartienne, « toutes les créatures sont pur néant », or je ne peux aimer le néant. Les images que Jésus emploie pour qualifier ce que doit être l'amour fraternel ne peuvent dès lors être empruntées qu'à ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme : *son âme, la prune de son œil*, car il s'agit de l'amour dont le Père s'aime lui-même.

On remarquera que Jésus, comme les grands Maîtres du Tch'an, met l'accent dans les deux logia 25 et 26 sur la vision et l'organe de la vision. Il s'agit en somme, pour avoir la vue juste, de s'établir à la source de l'être, à l'endroit d'où nous venons, d'où nous sommes ; monde sans couleurs, sans formes, immobile, qui seul permet suivant les expressions de Hui-neng la vision de *notre nature propre, de notre Visage Originel*. Etablis au « lieu de la vie » (log. 4), au niveau de conscience le plus élevé, nous voyons le royaume en nous et hors de nous ; en nous, il n'est autre que la vision de ce que nous sommes et, hors de nous, de ce que nous percevons à partir du Vide ou de l'Illimité ou encore de l'Immuable. Seul le visage sans image peut percevoir les images : seul le repos permet de mesurer le mouvement (log. 50.18) ; seule la Lumière née d'elle-même (log. 50.6-7) peut apprécier la diversité et les particularités qu'elle engendre. Le particulier ne peut qu'avoir une vue partielle donc partielle. Et l'ego, pour s'affirmer, veut s'embellir. Il ne peut le faire que par comparaison avec autrui, donc au détriment d'autrui. D'où l'attention portée sur le brin de paille qui masque la poutre. Ainsi tout acte émanant d'un être divisé est-il faux et sans valeur, alors que le même acte chez l'être unifié s'inscrit dans l'harmonie cosmique et porte en lui le maximum d'efficacité. Chez ce dernier, « moi » et « toi » n'existent pas, de sorte que la paille et la poutre sont également inexistantes. Seul demeure le Soi dans la vision non-duelle.

Emile Gillibert



Une parole inédite de Jésus émerge de la dernière découverte archéologique le concernant, l'Évangile selon Judas, et résume à elle seule à la fois la lumière et la révélation offerte par la bouche de Jésus et l'occultation par l'image qui lui est associée. Ainsi chacun y trouve ce qui lui convient, le plus grand nombre glissent automatiquement sur la pente savonnée des images.

« Tu surpasseras tous les autres car tu sacrifieras l'homme qui me revêt ». Voici la perle oh combien lumineuse et nourricière pour celui qui en trouve l'interprétation grâce aux clés de la Gnose qu'il détient, l'heureux homme ! Le disciple véritable parvient au terme de l'initiation le jour où il cesse de prendre son Maître extérieur pour un homme.

« Vous n'êtes pas ce que vous croyez » (Nisargadatta)

« Je suis la lumière qui est sur eux tous, je suis le tout » (Evangile Selon Thomas)
« Les créatures sont un pur néant » (Maître Eckhart)
« Je suis l'être de toute chose et rien n'est mon être » (Ab-del-Kader)

Quand Jésus prononce ces paroles, il n'était pas encore cloué sur une croix et personne n'avait encore inventé l'utilité publique d'une si triste fin. Par contre aujourd'hui, avec le poids colossal qu'a pris cet événement au fil du temps et des errements humains, comme il est facile d'associer la parole à l'événement et à son interprétation religieuse, sans rigueur ni distance ni bon sens. Et c'est très bien ainsi car la lumière a besoin de s'occulter en même temps qu'elle se révèle qu'à elle-même tandis qu'elle demeure cachée à quiconque prétend être autre qu'elle-même. Le grand Jeu Révélation – Occultation – Initiation fonctionne sans faille.

Christian



Soi : maître-mot, libre du mental.

Dieu n'existe pas.

Il est.

Il est vue de l'esprit : pur concept destiné à occulter le néant.

Ce vide dont la nature a censément horreur ; dont a horreur, en vérité, la seule nature de l'homme.

De chaque individu qui, se cherchant dès la naissance, croyant se trouver, redoutant de se perdre, jamais ne cessera de faire appel, pour le combler, au fantasme originel : l'éternité légitimant la venue au monde de l'animal doué de raison !

C'est là que se fonde toute création ; c'est là qu'apparaît l'univers et c'est là que se mêleront sans fin le désir et le manque, l'espérance et la dérélition, l'aboutissement et la ruine.

Sans fin jusqu'à la sépulture de cet incompris de lui-même, parce qu'inconscient de se résumer à un simple masque ; donc indéfiniment jusqu'à la disparition du dernier être pensant !

De celui qui aura œuvré, à chaque instant non saisi en soi, au grand livre rêvé de sa vie ; qui l'aura historié tout en le feuilletant, procréant une succession d'images toujours en quête de leur réalité.

En une quête évidemment illusoire puisqu'elles sont indistinctes de la fiction !

Ce qui démontre alors que Dieu, de tout temps, a été fils de la fiction ?

Ce qui induit que Dieu est pure vue de l'esprit, par lui-même, autrement qu'en un miroir.

Jacques

Qu'est-ce que l'ouïe spirituelle ? C'est déceler derrière les bruits quotidiens et anodins du monde – le murmure d'un ruisseau, le chant d'un oiseau, le bruit du vent dans les feuillages – le message ou le chant divin qui s'y cache. Non un autre langage qui s'ajouterait au premier pour le masquer ou l'abolir mais ces bruits, ces sons, ces murmures rendus soudain intelligibles. Ainsi, un homme qui se promène dans la campagne n'entendra pas du tout les mêmes sons selon qu'il possède ou non l'ouïe spirituelle :

Se promenant sur un chemin le long d'une rivière, l'homme s'aperçut que le murmure de l'eau accompagnait mélodiquement ses pas. L'instant d'après un coup de vent agita le feuillage des arbres. Dans l'un d'eux un oiseau se mit à chanter tandis qu'un peu plus loin, au bord de la rivière, des roseaux ployaient sous le souffle violent du vent.

Ceci pour un promeneur nanti d'une ouïe normale ou naturelle. Mais qu'entend l' élu ou l'initié qui possède l'ouïe spirituelle ?

Se promenant sur un chemin le long d'une rivière, l' élu l'entendit murmurer : On m'a faite Rosée du Seigneur pour désaltérer l'Assoiffé... L'instant d'après, les feuilles des arbres applaudirent frénétiquement le nom de Dieu tandis qu'un oiseau se mit à chanter : Vers Toi, je vole, pour Toi je chante, et qu'un peu plus loin au bord de la rivière, ployés d'amour devant le Créateur, des roseaux s'inclinaient jusqu'à terre.

Ouïe des plus fines, donc, et des plus exercées et qui ne se borne pas nécessairement au décryptage mystique des seuls bruits naturels puisque Kitab al-Tawāsir, un grand maître soufi, affirme que tout élu peut percevoir le message des anges non seulement dans les bruits de la nature mais même... dans le grincement des portes.

Voilà un excellent exercice à recommander aux septiques pour développer en eux l'ouïe spirituelle : faire grincer les portes de leur maison jusqu'à ce qu'ils perçoivent le langage secret des anges !

Extrait du livre « La Poussière du Monde » de Jacques Lacarrière, éd. Nil 1997



Léon (14.06.06)

MIETTES DE GNOSE

Emile aimait manier les aphorismes. Il se méfiait des longues démonstrations, peut-être parce que lui-même parfois s'y laissait prendre. Il nous incitait à en faire de même.

Ni fakir ni illusionniste, sans bouger je déplace les montagnes.

La science ne fait que repousser les frontières de l'ignorance.

Grâce au multiple, j'ai conscience d'être l'unique.

Je suis l'unique initiateur. L'initié devient à son tour initiateur ; il le devient ipso facto lorsqu'il a conscience qu'il n'est absolument pas autre que moi.

Tu dresses encore un obstacle à mon investissement, si tu crois posséder en propre un seul de tes cheveux.

Quand mon initié dit spontanément JE, c'est moi qu'il désigne.

La connaissance relève de la lumière.
Le savoir relève des images
La lumière dissout les images
Le gnostique le sait, le psychique l'ignore.

Celui qui aspire à me rejoindre doit vouloir que j'abolisse toute différence.

La proximité se traduit chez mon initié tantôt par la jubilation, tantôt par la détresse ; je le guéris en lui octroyant ma toute-puissance.

Ne vit plus jamais sur le mode du manque celui dont la faiblesse a sollicité ma plénitude.

Toute séparation traduit un défaut de fonctionnement.

La rencontre ne demande pas à être renouvelée lorsque l'investissement est complet.

Chaque jour je me reconnais immuable sous un mode nouveau.

Comme pour le grain de moutarde, une miette de gnose peut en effet emplir l'univers entier à condition de tomber là où il faut !

Le monde est programmé de toute éternité en vue de la révélation de l'esprit à lui-même par lui-même et pour lui-même.

L'insoutenable richesse du permanent alimente sans cesse l'inédit.

Il n'y a pas de route comme il n'y a pas de but à atteindre. Mais il y a une réalité qui demande impérativement à être vécue ici et maintenant dans une attention sans intention.

Le gnostique ne change pas son discours parce qu'il n'est pas compris...
Simplement, il se taît !

La pensée est finalement cet écran qui empêche la vision tout en nourrissant l'espoir de la favoriser. La pensée constitue le moyen dont l'ETRE s'est doté pour s'occulter à ce qui n'est pas encore lui.

Le Rien occasion du Tout.
Le Rien actualisation du Tout.
Le Rien conscience du Tout,
En même temps que conscience de son rien.

L'inné vous sauvera !
L'acquis vous tuera !

Je me reconnais en qui se veut moi.
Je m'occulte en qui se veut différent de moi.

Je ne saurais être plus clair ni plus obscur !
Etc., etc. Qu'en penses-tu ?

Mon initié constate-il une différence ? Elle ne peut être que de son fait.

Je ne peux être que moi
Tu ne peux être que moi
Il ne peut être que moi
Puisqu'il n'y a que moi, où est la séparation ?



BIBLIOGRAPHIE

*“LA FEMME DE JESUS” Yves Moatty
Editions LES DEUX OCEANS, Paris, 2006*

Il y a quelques années, on s'en souvient, la sortie d'un film de Martin Scorsese inspiré d'un roman de Nikos Kazantzaki¹¹, provoqua un véritable scandale et la grande peur des bien pensants. Une campagne de dénigrement et de haine lancée par l'Eglise et reprise par les intégristes de tous bords réussit à empêcher la diffusion de l'œuvre, au prix d'un attentat et d'une mort d'homme. On peut s'étonner d'un tel déchaînement de violence, digne de celui provoqué à la même époque par certaine fatwa lancée contre Salman Rushdie pour la publication des *Versets sataniques*. Entre religieux de bonne compagnie, on peut toujours s'entendre.

Si l'Eglise est contrainte aujourd'hui de subir la liberté de pensée, celle-ci ne doit porter atteinte ni à ses dogmes, ni à ses icônes. Or l'Eglise s'est façonnée une image de la personne du Christ qui n'en tolère aucune autre. Il est dangereux de déranger la croyance d'autrui surtout si celui-ci est incapable d'admettre la moindre contradiction. *Tuez les tous et Dieu reconnaîtra les siens* : les paroles de l'Inquisiteur résonnent encore derrière les sourires mielleux d'un œcuménisme de façade. Pour censurer un film jugé blasphématoire, les gens d'Eglise tentèrent même d'enrôler sous la bannière de l'ordre moral les représentants des autres traditions. Une amie qui résistait aux sollicitations de son frère, converti à l'islam au sein de quelque confrérie soufie, et tentait de le raisonner, se vit répliquer : *On verra bien le jour du Jugement dernier ceux qui n'ont rien fait pour défendre Jésus et les prophètes contre les blasphémateurs et les mécréants !* A la Réunion, l'évêque catholique avait sollicité le soutien d'un swami hindou : *Que diriez-vous si l'on montrait au cinéma vos dieux ayant des rapports sexuels ?* Ce à quoi le swami répondit avec humour : *Mais cela a déjà été fait depuis longtemps chez nous ! Nous avons quantité de traités qui parlent des amours de Shiva ou de Krishna ! Cela ne pose aucun problème dans notre religion !* Aussi incroyable que cela paraisse aujourd'hui, voilà ce qui avait provoqué un tel remue-ménage. *La dernière tentation du Christ* ose émettre l'hypothèse que Jésus aurait pu être soumis à la tentation de la chair. Il aurait même rêvé -au moins une fois avant de mourir- d'épouser Marie, la sœur de Lazare, pour mener avec elle une vie de famille... disons normale.

Chassez le naturel, il revient au galop. Il lui faut parfois juste le temps de prendre des voies détournées. L'extraordinaire succès éditorial d'un roman policier peu ordinaire en témoigne. Qui aurait pu croire que le "*Da Vinci Code*", roman certes à prétentions ésotériques, serait venu remettre à l'ordre du jour des choses cachées depuis le commencement du monde chrétien ? Un simple roman peut saper les fondements d'une Eglise qui persiste à se réclamer d'un colosse certes, mais d'un colosse aux pieds d'argile¹². Aussi misogyne que Pierre, Paul a imposé sa vision dualiste des choses et affirmé l'autorité sans partage d'un Dieu jaloux et exclusivement mâle. Pour les inventeurs du christianisme, ce Père castrateur ne peut avoir qu'un fils eunuque dont la mort ignominieuse sur la croix est censée sauver l'humanité. Né miraculeusement d'une vierge, hors des voies naturelles, Jésus n'aurait jamais connu la tentation de la femme et se serait abstenu du péché de la chair. Par

¹¹ Nikos Kazantzaki, *La dernière tentation du Christ*, Plon, Paris, 1959.

¹² Emile Gillibert, *Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile*, Editions Métanoïa, Marsanne, 1974.

sa naissance et son sacrifice, il aurait racheté le péché originel, celui d'Eve, la première femme et la première responsable des maux de l'humanité.

Le *Code secret*, dont Léonard de Vinci, serait l'un des détenteurs, repose sur le postulat inverse. Jésus aurait bien eu une compagne, représentée dans le célèbre tableau " *La Cène* " sous les traits efféminés du disciple bien-aimé. C'est ce secret que l'Eglise tente depuis ses débuts de dissimuler, au besoin par la force. Plus surprenant, pour étayer sa thèse, l'auteur du " *Da Vinci Code* " n'hésite pas à s'appuyer sur l'autorité d'évangiles apocryphes, inconnus de la masse des lecteurs, mais familiers aux gnostiques, et notamment l'*Evangile selon Thomas*. En voulant refouler le féminin, l'Eglise de Pierre et de Paul a dénaturé le véritable visage de Jésus, et donc son message. Tout cela serait trop beau, si les auteurs en mal de publicité et de sensations fortes, ne se perdaient aussitôt, comme ceux d'un ouvrage antérieur intitulé *l'Enigme sacrée*, dans des élucubrations aussi farfelues les unes que les autres. Nous ne nous étendrons pas sur celles-ci, car elles sont sans le moindre intérêt sur le plan métaphysique, qui seul ici requiert notre intérêt.

Toute cette agitation médiatique aura-t-elle au moins le mérite d'attirer l'attention du grand public sur l'une des plus extraordinaires découvertes archéologiques du XX^{ème} siècle ? Nous voulons bien sûr parler des manuscrits de Nag Hammadi, retrouvés par hasard en Egypte, en l'an 1945. La vérité, défigurée par des siècles d'intégrisme, va-t-elle enfin être révélée ? Jésus va-t-il sortir de l'ombre ? Va-t-il nous révéler son véritable visage derrière le masque du Christ ? Les historiens les plus sérieux admettent aujourd'hui tout l'intérêt qui s'attache à l'étude des apocryphes pour retrouver la vérité enfouie derrière la gangue de la théologie officielle :

Les Evangiles retrouvés en 1945 près de la localité de Nag Hammadi, dans le désert d'Egypte, " Evangiles interdits ", furent enfouis à la hâte à l'époque où l'orientation judéo-chrétienne a triomphé définitivement de l'enseignement " gnostique " de Jésus. Ils révèlent un visage et un enseignement de Jésus très différents de ceux qui nous ont été livrés par les Evangiles officiels. C'est en effet un Jésus ami des femmes et de la sphère féminine de l'humain qu'on découvre, un Jésus entouré de disciples féminins et masculins, prônant la compassion, l'ouverture à l'autre et au monde, à l'amour, non pas d'une humanité désincarnée, mais l'amour qui commence par celui qu'un homme et une femme peuvent éprouver l'un pour l'autre, amour à la fois spirituel et charnel¹³.

Loin d'être périmé, cet enseignement est toujours aussi novateur et révolutionnaire qu'il pouvait l'être pour les contemporains de Jésus. Ceux-ci n'ont pas su l'entendre. En ira-t-il différemment aujourd'hui ?

Il se trouve que cet enseignement est susceptible de permettre à chacun de retrouver, à l'intérieur de sa culture et en lui-même, cet espace de spiritualité vivante dont la plupart d'entre nous a cruellement ressenti le manque, sans toujours parvenir à en connaître la cause¹⁴.

Les débuts du christianisme furent infiniment plus variés et complexes que l'image qui nous a été imposée par l'Eglise. Ce sont toujours les vainqueurs qui écrivent l'histoire : ... *il y a une quasi-certitude. C'est qu'on a voulu nous cacher quelque chose ; et qu'on y a réussi. Ce n'est pas par hasard qu'il y a tant de textes détruits, tant de ténèbres sur une partie si essentielle de l'histoire. Il y a probablement eu une destruction systématique de*

¹³ Françoise Gange, *Jésus et les femmes*, Editions Alphonse, 2005.

¹⁴ idem.

*documents*¹⁵. Simone Weil avait vu juste. S'opposant vigoureusement au judéo-christianisme, les évangiles apocryphes aujourd'hui retrouvés nous permettent de savoir ce qui avait été caché. Il n'est pas surprenant qu'ils réhabilitent la femme à travers la Déesse Mère, dont le culte a été éradiqué avec violence par les adorateurs de Yahvé. Dieu menteur par excellence, Yahvé a réussi à effacer toute trace de la Déesse et à imposer la dure loi du patriarcat.

Jésus au contraire se présente comme l'héritier de la Grande Déesse qui lui a *donné la Vie*¹⁶. Maître de sagesse original et dérangeant, il est l'ami des femmes. Le premier, Emile a défriché ce domaine, dans une optique non-dualiste et avec une profondeur métaphysique qui restent toujours pour nous une source inépuisable d'inspiration. Le premier, Emile a démontré que le christianisme est une hérésie par rapport aux véritables paroles de Jésus :

*Aujourd'hui, l'étude des textes coptes est suffisamment avancée pour qu'on puisse parler de réhabilitation de la gnose, et le reproche qui était adressé à l'Evangile selon Thomas, par une de ces dérisions dont l'histoire nous offre parfois l'exemple, est devenu le qualificatif le mieux approprié. Oui, le nouvel Evangile est gnostique, l'hérésie est en train de devenir l'orthodoxie et vice versa*¹⁷.

Je me souviens d'une affirmation qu'un curé avait lancé un jour du haut de sa chaire : " *Ce qui caractérise notre religion, c'est que tout se fait en plein jour. Il n'y a rien de caché, rien d'occulte*". Deux mille ans d'histoire de l'Eglise nous prouvent pourtant exactement le contraire. L'étonnante découverte de Nag Hammadi a permis non seulement de révéler les paroles cachées de Jésus, mais de jeter la lumière sur les zones d'ombres et les incohérences des canoniques.

Si un faux reste un faux, l'habileté du faussaire ne peut totalement voiler la vérité qu'il déforme pour mieux la travestir. En y regardant de plus près, on s'aperçoit que même dans la version des canoniques, Jésus est constamment entouré de femmes. Si nous n'avons pas su discerner plus tôt l'importance de leur rôle, c'est que celles-ci sont ravalées au rôle de simples servantes, voire même de prostituées, lorsqu'elles semblent porter atteinte à l'autorité du mâle que représente si bien Pierre.

Pierre pourtant trahit Jésus non pas une mais trois fois. De tous les disciples, il est celui qui mérite de porter le bonnet d'âne. Il se fait même traiter de Satan par Jésus : *Vade retro satana*¹⁸ ! Les femmes par contre suivent Jésus du début jusqu'à la fin, de la Galilée jusqu'au pied de la croix. Une Marie choisit *la meilleure part*. Une autre Marie –ou est-ce la même ?- couvre son corps de parfum et ses pieds de baisers. Ce sont des femmes qui assistent à son exécution. Jésus "ressuscité" apparaît en premier à Marie chargée de porter la bonne nouvelle aux apôtres. Marie est la bien aimée, Marie que Jésus embrasse sur la bouche¹⁹ ; Marie que le Seigneur juge *digne de ses confidences*²⁰ ; Marie que Jésus, rabrouant Pierre, promet de faire mâle, *esprit vivant*²¹.

¹⁵ Simone Weil, *Lettre à un religieux*, 35 in Œuvres, Quarto Gallimard, p. 1016.

¹⁶ Thomas, 101.

¹⁷ *Evangile selon Thomas*, Introduction, Editions Métañoia, 1979, p. 14.

¹⁸ Matthieu, XVI, 23.

¹⁹ *Evangile selon Philippe*, 55.

²⁰ *Evangile selon Marie*

²¹ Thomas, 14.

Marie-Madeleine est une énigme. La *Légende dorée* s'est emparée de son image. Elle est vénérée par les gitans comme l'une des Saintes Maries de la Mer. Son arrivée à Marseille est commémorée, lors de la Chandeleur, par les célèbres *navettes* dont la forme symbolise la nef qui l'aurait amenée sur les rives phocéennes. Objet d'un culte populaire, Marie vit dans le cœur de tous les pèlerins qui suivent ses traces sur le Chemin des Rois et vont se recueillir à la Sainte Baume, où elle aurait mené au milieu des anges une vie d'ascèse et de prières.

Une légende, même dorée, n'est que l'écho déformé de la réalité. Elle ne peut en aucun cas rendre compte de l'enseignement de Jésus ni du rôle de Marie à ses côtés. Il fallait d'autres textes et de véritables évangiles pour entrevoir la vérité. Il nous fallait les véritables paroles de Jésus. Enfouis dans les sables du désert durant des siècles, les évangiles apocryphes restituent à Jésus son véritable visage et à Marie sa vraie place auprès du Rabbi, *la meilleure...* Marie est comme la disciple privilégiée, la bien-aimée, la compagne de Jésus. Initiée par excellence, elle a reçu en dépôt des paroles inconnues. C'est pourquoi Pierre s'efforce de l'exclure du groupe des apôtres et de la réduire au silence. Pour comprendre l'un des plus grands mystères du christianisme, nous avons l'avantage de pouvoir rendre la parole à Marie. En faisant par ailleurs appel à la métaphysique, il nous est désormais possible de résoudre l'énigme sacrée de cette femme de lumière que *L'Évangile selon Philippe* présente en ces termes :

*Il y en avait trois qui marchaient
toujours avec le Seigneur : Marie, sa Mère,
et sa sœur et Madeleine
qui est appelée sa compagne.
Car Marie est sa sœur, sa mère
et sa compagne*



POESIES

L'ÎLE VERTE

et cette terre est verte verte

Pessoa

Pour un Cancioneiro

les vagues bleues les vagues noires
déferlent sur les plages désertes
comme une simple mélodie
un clapotis une chanson

une île est-il possible
de se confier à l'alizé
et d'être passager du vent
au milieu des phosphores chanteurs
où tu te tiens je suis
au grand frisson de ta présence
avec entre nous deux le temps
qui seul crée l'illusion d'être deux

une île est-il possible
d'être emporté par le courant
et de partir à la dérive
sur l'autre rive de nos désirs

je suis toutes les vagues
que portent les nuages
si toutes dansent en moi
je suis seul à savoir

où mène cette danse



Yves

Un vrai cadeau
c'est beaucoup plus
que ce que l'œil
peut voir.

Il n'y a pas de prix
et ne sert pas
à rembourser
une dette,
ou à s'attirer
des amitiés

Un vrai cadeau
se donne avec le cœur
et sert à traduire un lieu
qui souvent
ne peut s'exprimer autrement



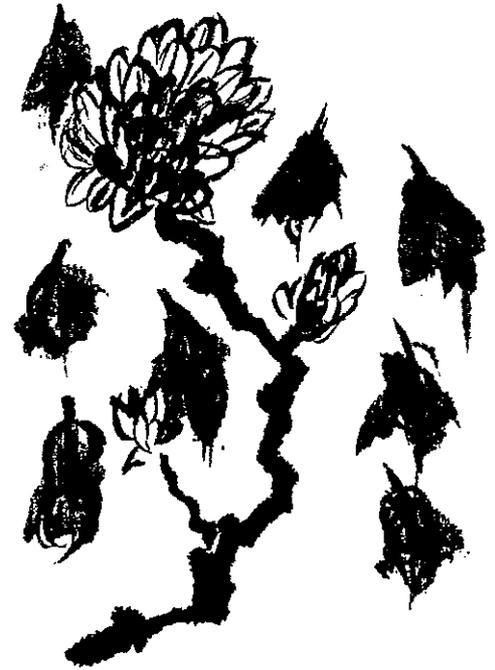
Léon. 25.08.05

près de l'arbre à palabres
dans la cour du vieux temple
tous les oiseaux s'assemblent
à la tombée du jour

jour de fête jour de deuil
jour de joie ou de peine
je porte les couleurs
incertaines du temps

les jours fuyants se suivent
et souvent se ressemblent
mais je ne suis jamais
ni le même ni un autre

solitaire je demeure
le souffle qui s'engouffre
et court parmi les branches
du banyan à palabres



Yves

Une étoile frissonne
L'immense écrin des nuits
Dont le cycle s'enroule
En ton propre regard

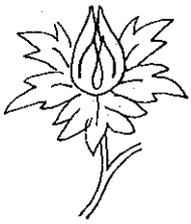
Enfoui au cœur des choses
Et du temps qui s'écoule
Qui donc s'est égaré
Sur le chemin sans nom

A la brume bue
Au creux du plus haut pic
Invisiblement se glisse
Un rayon de soleil pâle

Ce monde est tel qu'il est
Depuis qu'il n'a plus d'âge
Pareil au bruissement de l'aube
Le rire neuf de l'éveil



Yves



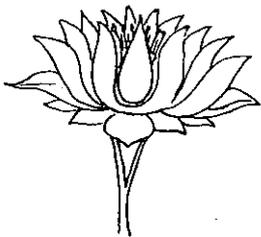
Enigme

Mon infinitude est limitée dans son expression
cependant je multiplie par deux
grâce à mes jumeaux
les chances de révélation
de mon insondable possibilité

Je suis seul à me dire
pourtant j'ai deux bouches
Je suis seul à m'entendre
pourtant j'ai quatre oreilles
Je suis seul à me voir
pourtant j'ai quatre(s) yeux

C'est toujours moi et moi seul
qui me dis m'entends et me vois
Je ne peux avoir plus d'un interlocuteur
sous peine de sombrer dans le multiple
et d'accepter une image dévaluée de moi-même

C'est moi
uniquement et absolument moi
qui m'exprime
par mes jumeaux isolés ou réunis
Avec un troisième prétendant
tout le jeu serait faussé
et la mortelle comparaison se substituerait
à l'émerveillement du vivant



5 dec. 1993

Enigme